ATELIERS D'ÉCRITURE

—ANNÉE 2021—

Animés par Michèle Lesage

Les fauteurs de mots

© Les fauteurs de mots

TABLE DES MATIERES

INDEX 4

ANTICIPATION **5**

Comme un parfum 6

Un anniversaire planétaire 8

Enregistrements célestes 10

Les flûtes de la solidarité 12

Tout perdre 13

PORTRAIT **15**

Souvenir (de mon père) 16

Voir ailleurs 18

Le concertiste furieux 20

Secret familial 21

La femme sans visage 23

Tes mains 25

VALISE **27**

Un précieux héritage 28

L'excitation de l'interdit 29

Nul besoin de valise 31

Il existe une voie 32

L'armoire au fond du couloir 33

Un tremblement de terre 34

Le point culminant 36

Les vacances 38

Vers l'horizon 40

MEURTRE ET MYSTÈRE **41**

Mise en contexte 42

Le point de vue d'Amy Redpath, l'héritière 43

Le point de vue de dame Allan, amie d'Amy Redpath, l'héritière 45

Le point de vue de Peter, un fils d'Ada 47

Le point de vue du coroner 49

Le point de vue du médecin de famille 51

Le point de vue d'Ada Redpath, la mère (un des deux cadavres) 53

Le point de vue de Clifford, le benjamin (un des deux cadavres) 55

OCÉAN **57**

Immergée 58

Une nouvelle crise 60
Vertige 62
Un lieu d'immensité 63
La mère 65

À LA MANIÈRE DE 67
À la faveur de l'humidité 68
Une promenade en montagne 70
Réminiscence 72
Au fond de la brousse africaine 73
Le cellulaire oublié 75

FAIT DIVERS 78
Véhicule incendié, son corps retrouvé 79
Phénomène étrange 81
À la chasse avec maman 82
Empoisonnement au polonium au nord du 53e parallèle 84
Disparition en Mauricie 85
Une affaire qui tourne mal 86
Retrouvée par un cowboy 87
La mort du cycliste 88

CASSE-TÊTE 90
Magie 91
Un larcin 93
L'équation impossible 95
Un bout de lettre 97
Première expérience 99
Dans la nuit noire 101
Loupe et pinceau 103

TAROT 105
Le hérisson 106
Coupables 108
Mission 109
L'infraction 110
La récréation 112
Choisie 114
Il fait si bon chez moi 116

INDEX

Bertrand, Louise 28, 68, 79, 91

Déry, Isabelle 43

Filteau, Hélène 6, 16, 29, 45, 58, 70, 81, 93, 106

Lavigne, Françoise 8, 18, 31, 47, 60, 82

Lesage, Michèle 10, 20, 32, 49, 62, 84, 95, 108

Lévesque, Michèle 33

Marcotte, Martine 72, 85, 97, 109

Pelletier, Claire 99, 110

Roy, Denis 21, 34, 51, 86, 101, 112

Simard, Paule 12, 23, 36, 53, 63, 73, 87, 103, 114

Tardif, Sylvie 13, 25, 38, 55, 65, 75, 88, 116

Vézina, Anne 40

Anticipation

Mot mystère imposé : Flûte

Comme un parfum

Par Hélène Filteau

Liste de mots choisis : oasis, amour, temps, frêle, douceur

… la douceur de l'air me surprend. Quel est ce parfum ? Comme un parfum de verdure… je m'avance, un peu plus, en direction de ce parfum que je n'ai plus senti depuis des lustres. Est-ce réel ?

Un peu inquiète au fond de moi de ce que je vais découvrir.

J'arrête, j'anticipe le pire !

Puis, quelques profondes respirations et, me revoilà, suivant cette odeur…

Un son m'arrête brusquement ! Je crois rêver.

Non, c'est impossible ! Une flûte ? … Un son céleste enrobé d'un parfum divin !

NON ! c'est un piège ! Mais le temps continue sa lente avancée et je ne peux que le suivre...

Torturée par tant de fraîcheur dans mes sensations. Frêle, au milieu de mes incertitudes.

Au détour du chemin, apparaît sous mes yeux, une oasis... de verdures entremêlées à des ruines d'un autre âge.

La flûte ? un tuyau planté là devant moi... rouillé, percé, et la brise me renvoie ce son presque oublié.

Puis plus loin... une fleur rouge sang.

Je sens alors en moi un sentiment depuis longtemps enfui… mon amour de la nature !

Manifestement, il s'agit d'un gant de femme, partie sans doute précipitamment ou distraite par quelque préoccupation alors que la température était plus clémente.

Sur le fauteuil voisin, un vieux journal traîne également… Se peut-il qu'il soit passé entre les mains de l'inconnue au gant abandonné ? Ma foi ! Je ne saurais dire. Je me saisis du journal, histoire de ne plus penser à mon frère, et aperçois la mappemonde (…)

Un anniversaire planétaire

Par Françoise Lavigne

Liste des mots choisis : énergie, solaire, frontières, couleurs, unité

Le son de la flûte était omniprésent, envoûtant. La musique appelait les gens à se retrouver sur la grande place pour la célébration de la fête de l'unité. C'était le 100e anniversaire de cette grande fête qui célébrait la création d'une nouvelle ère. Un seul pays, une seule race, l'humanité avait trouvé sa voie après des siècles d'errance. Les livres d'histoire témoignaient d'époques révolues où la planète avait frôlé la destruction, l'homme, son extinction par l'érection de frontières et de barrières multiples.

Le 100e anniversaire était célébré sur toute la planète. C'était l'occasion de rappeler que les solidaires avaient gagné. Leur lutte, silencieuse, avait permis au bien commun de prendre le pas sur l'économie. D'abord perçus, au mieux comme des rêveurs, au pire comme des fauteurs de trouble, les solidaires avaient réussi à modifier la perception de la place de l'homme dans son univers, à créer un monde égalitaire, à inverser le courant historique.

Au fil des ans, bien sûr, l’individualisme avait tenté des retours, mais le mouvement était trop fort. Un seul peuple, une seule race, une seule Terre. Le message était trop puissant pour ne pas être entendu, ne pas être suivi. C’était ça ou la fin de l’histoire. Était-ce vraiment un choix ?

Enregistrements célestes

Par Michèle Lesage

Liste des mots choisis : planète, univers, extraterrestre, vaisseau, avenir

Une grande découverte a changé notre monde du tout au tout. Depuis que nous voyageons sur les autoroutes interstellaires, nous avons exploré notre univers à la recherche d'une vie extraterrestre. La seule difficulté : nous propulser hors de la gravité de notre planète. Passé la lune, des explorateurs ont sillonné notre galaxie, puis se sont aventurés bien au-delà. Ces autoroutes, des courbes espace-temps dépourvues de matière noire nous ont fourni la clé de voûte. Mais la plus grande découverte n'a pas été que nous étions fins seuls, ni que nous étions prisonniers d'une bulle à la paroi hermétique (enfin, à notre connaissance pour le moment), mais que dans d'autres galaxies se trouvaient des enregistrements de notre existence.

Tout y est, du commencement du monde à l'apparition de la vie sur terre, de l'époque glaciaire à aujourd'hui. Plus étonnant encore, il paraît qu'on peut assister comme devant un écran au déroulement des vies de nos ancêtres, mais surtout la nôtre. Autour de la Terre, des milliers de gens ont réclamé ces enregistrements.

L’incroyable possibilité que ces enregistrements fournissent dépasse l’entendement. Comprendre comment et pourquoi nous avons posé tel ou tel geste, trouver les coupables de crimes impunis, découvrir les manigances des politiciens véreux, reprendre contact avec l’enfant que nous avons été, réinventer l’avenir.

Malheureusement, la nature humaine étant ce qu’elle est, les riches et les puissants se sont accaparé les vaisseaux construits à leurs frais, déclenchant une guerre planétaire, un genre de guerre civile, mais à l’échelle mondiale. Terrés dans des tunnels, des explosions couvrent le son de la flûte de mon fils qui passe le temps. Sa seule distraction.

Les flûtes de la solidarité

Par Paule Simard

Liste des mots choisis : planète, univers, extraterrestre, vaisseau, avenir

Au diable les visions dystopiques de notre devenir

Moi j'imagine un monde meilleur, une utopie où les flûtes de la solidarité jouent haut et fort

Un monde où les gestes du quotidien réveillent la tendresse, l'amour et l'altruisme

Résolus à faillir jaillir le meilleur, on s'attelle à créer des connexions, à tisser une trame bienveillante qui embrasse tout un chacun

L'arène publique encourage la bonté et le partage

Le temps est multiple et équitable pour soigner, échanger, jouer, aimer et… vivre

L'espace est libre, partagé, et les fleurs du vivre ensemble s'y multiplient de toutes couleurs, formes, arômes

Le monde futur est beau et le futur du monde est optimiste

Une utopie, OUI, permettez-moi de rêver un univers alternatif où je pourrais, enfin, trouver la paix.

Tout perdre

Par Sylvie Tardif

Liste des mots choisis : mort, solitude, peur, hostile, perte

— Ça me dérange.

— Qu’est-ce qui te dérange ?

— De ne plus savoir comment faire.

— Il faudra se réinventer. Oublier le monde d’avant. Aller de l’avant malgré tout.

— Ce n’est pas le contrat de départ que j’ai signé. Bon, d’accord, je n’ai jamais pensé que la vie était un conte de fées, mais des guerres, des crises, des révolutions et puis, tout un monde à reconstruire, je n’aurai pas cette force.

— Je ne te savais pas lâche.

— Je ne suis pas lâche, mais j’ai peur, ce n’est pas pareil. J’ai tout perdu.

— Je t’arrête tout de suite, tu n’as pas tout perdu. L’essentiel est encore là, les amitiés, la famille. Tu es vivant et en pleine santé, c’est déjà beaucoup.

— J’ai perdu ce qui comptait le plus pour moi. Tu sais, être musicien, c’est plusieurs années de pratique, plusieurs jours d’exercices pour arriver à être, à être au monde au meilleur de soi.

— Je sais. Ta flûte t’accompagnait partout.

— Perdre mes doigts, perdre tous mes doigts d’une main, c’est une mort. Par la mort des doigts, je suis mort. C’est ma mort, la mort de ce que j’étais, de tout ce que j’étais. J’ai perdu en même temps que mes doigts mon rêve de moi. Je n’existe plus au monde. Je n’y arriverai plus.

— Je comprends.

— Tu ne peux pas comprendre. Je me sens seul, échoué sur les rives d’un monde inconnu et hostile, je n’y arriverai pas.

— Qu’attends-tu de moi ?

— Que tu m’aides comme le meilleur ami que tu es pour moi.

— Si ça fait trop mal, je veux avoir un moyen de partir vite.

— Il y a des anxiolytiques pour ça.

— Je veux un moyen plus radical.

— Il y a deux cachets : un rose et un bleu. Le rose, ça t’engourdit en quelque sorte. Ça t’amène vers le sommeil tout doucement. On pourrait t’en sortir. Le cachet bleu, c’est le cœur qui s’arrête.

— Et ça va vite ?

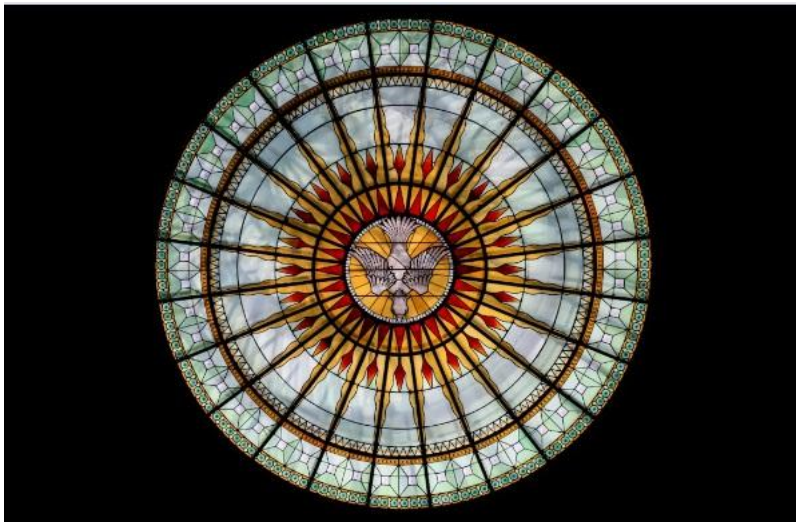
— Oui, plutôt vite.

— Et ça fait mal ?

— Mais non, ça n’a jamais fait de mal de mourir, c’est vivre qui fait mal.

Portrait

Mot mystère imposé : Dé



Souvenir (de mon père)

Par Hélène Filteau

Liste de mots choisis : cheval, mère, montagne, colonie, océan

Il est né en mars 1917. Premier-né d'Eugénie et de Louis-Maurice, comme à l'époque, destiné au Seigneur. Les dés étaient-ils jetés ? Oui et non… Enfance à la campagne au bord du fleuve. Envoyé au séminaire par les moyens financiers d'un oncle pour devenir un religieux, un homme d'Église. Frère convers, parti en missionnariat au Basutoland, il a traversé l'océan en temps de guerre sur un bateau français, vers cette colonie britannique du sud de l'Afrique. On l'appelait Poussière sur son cheval qui galopait à travers les montagnes. Il envoie des lettres à ses parents d'une petite écriture cursive signant son nom, suivi des lettres o.m.i. . Puis, un malheur le frappe et le paralyse physiquement. Il demande à Marie, en religieux convaincu, de le sortir de sa paralysie.

Retourné dans son pays, son village natal. Suite au décès de son père, il devient le protecteur de sa mère. En homme dévoué, il conduit sa belle-sœur voir ses amies chez Joseph et Anna, où il rencontre ma mère, Antoinette, vieille fille couronnée de 32 ans. Lui en a 37 et est travailleur de nuit à l'Action catholique comme linotypiste puisqu'étant éduqué, il peut corriger les textes à publier.

Et, c’est ainsi que 3 enfants sont nés. Puis, vers ses 50 ans, il change de travail et devient enseignant de sciences naturelles, mais non sans peine. Puisque pendant les étés durant 5 ans, il met ses études à niveau pour pouvoir continuer à faire vivre sa famille. Toujours un jardin en production, ainsi que de la pêche et de la chasse pour garnir la table.

Voir ailleurs

Par Françoise Lavigne

Liste de mots choisis : rouge, chaleur, fleur, âge, sérénité

Sa vie n'avait été qu'un coup de dés. Une suite de décisions prises sur un coup de tête, loin de la sérénité qui l'habitait maintenant. En cette matinée frileuse, la chaleur lui revient à la seule évocation des souvenirs de sa jeunesse tumultueuse. Ce qu'elle a pu inquiéter sa mère, faire rager son père. À cet âge où ses amies se rangeaient, elle a fait ses valises pour aller voir ailleurs si elle y était, si tout était plus vert dans le pré des voisins. Des valises qu'elle a rarement défaites, d'ailleurs, fuyant la routine des amours quotidiennes. Le regard frondeur, la sensualité en bataille, la beauté comme une arme, la jeunesse éternelle, elle a bourlingué autant en Europe qu'en Amérique, du sud au nord et de l'est à l'ouest. Son âge n'avait cure que de cueillir les fleurs, avant que l'on ne lui parle de la fleur de l'âge.

Maintenant que le rouge ne lui monte plus facilement aux joues, elle est revenue à la case du départ, posé ses valises et trouvé ses balises. L'exploratrice a fait le tour et n'aspire enfin qu'à poser un regard bienveillant sur sa jeunesse passée, exhortant ses petits-enfants, à l'aube de l'âge adulte, à ne trouver de repos que lorsqu'ils seront fatigués du voyage.

Si ce moment n’arrive jamais, alors, continuez ce voyage ! Récoltez ces souvenirs qui repousseront la fin. Difficile pour les petits d’imaginer leur mamie jeune, fougueuse, rebelle, différente des autres de son époque.

Ses carnets de voyage sont encore scellés, inaccessibles. Mais la vieille femme imagine avec amusement que, lorsque son voyage sera réellement fini, la découverte de ses aventures sera surprenante.

Le concertiste furieux

Par Michèle Lesage

Liste de mots choisis : main, affrontement, courbure, balade, franc

La courbure de sa main était étrange, l'os du pouce presque à angle droit avec le reste, les jointures surélevées, les courtes phalanges lui imprimaient un aspect bombé et inadapté pour un pianiste. Sa tête penchée sur le clavier laissait tomber au-dessus du visage des mèches rebelles. Entre les couettes qui s'envolaient sous l'effet de l'énergie qu'il mettait à affronter les notes rébarbatives, émergeait un nez tout rond marqué de couperose. Son costume n'avait rien du concertiste : chemise à carreaux rouge et noire, jeans élimés. Je ne voyais pas ses yeux, son regard habituellement si franc voguait dans la balade qu'il transformait en concerto furieux. Il y avait de quoi.

Lui qui n'avait jamais joué que pour lui-même s'était vu contraint de performer en public à la suite d'un malheureux coup de dé, une gageure qu'il avait perdue. Pour faire taire ses amis qui le trouvaient génial, mais qui le harcelaient pour qu'il se fasse connaître, il avait lancé les dés. 7 ou 11, ils n'en parleraient plus. Tout autre chiffre, ils lui foutraient la paix. L'affrontement n'avait pas tourné en sa faveur. Le voilà au milieu du bar, la salle a fait silence, fascinée. Un producteur interroge les spectateurs. Mais qui est cet homme ?

Secret familial

Par Denis Roy

Liste de mots choisis : tignasse, café, pourquoi, demi-frère, manger

Qu'est-ce qui lui avait pris ? Après tout, elle n'aurait pas fait le voyage pour rien. Partir de la Californie à la recherche de l'histoire familiale qui trop longtemps avait constitué un secret ayant tant pesé sur ses épaules, elle ne pouvait passer à côté de cette rencontre. Cela avait été un coup de dé : elle avait pu retracer l'adresse de son demi-frère avec l'aide de Nadine, cette demi-sans-abri avec qui elle cohabitait à l'auberge du Y.

Installée au café *Second Cup*, elle l'attendait. Elle n'avait rien commandé, manger étant sa dernière préoccupation, son estomac noué le lui indiquait sans équivoque.

Un grand gaillard fait son entrée dans l'établissement, scrutant les alentours à la recherche de quelqu'un… d'elle, sans aucun doute ! Elle n'attire pas tout de suite son attention, se réfugiant derrière son bouquin, pour mieux le deviser. « Mon Dieu, qu'on se ressemble, pense-t-elle aussitôt »

Sa tignasse frisée résiste à être emprisonnée sous le chapeau de feutre qu'il arbore fièrement. Les vêtements décontractés lui donnent l'air nonchalant et sûr de lui d'un jeune premier. Il s'approche de la table, et la reconnaît aussitôt. Leur ressemblance évidente ? Il semble bien que ce soit le cas.

— Bonjour, Madeleine, c'est bien moi Gabriel.

Sa bouche s'orne d'un grand sourire révélant des rangées de dents éclatantes. Elle remarque son nez aux arêtes fines, son teint légèrement bronzé, et un large front intelligent.

Sans aucun doute, c'est bien son demi-frère !

La femme sans visage

Par Paule Simard

Liste de mots choisis : dé, apothicaire, lien, rouge, jamais

La personne dont je veux vous parler n'a pas de visage. Du moins, je ne m'en souviens plus. Mais cette rencontre est inscrite à jamais au fer rouge au fond de mon âme.

Imaginez, un marché hebdomadaire, en France. Une vieille dame, vêtue de noir à la mode des paysannes françaises. Son fichu, noir aussi, sur la tête. Elle était là paisible, une belle journée au marché… Un peu recroquevillée, petite et frêle comme les vieilles peuvent l'être…

Devant elle, un petit étal sur lequel étaient répandus quelques champignons avec, sur le bord, l'attestation de l'apothicaire. Un minuscule dé rouge gisait sur le sol, le 4 fier, dressant la tête vers le haut. Elle était là prête à se séparer de sa cueillette au plus offrant.

Dans ses yeux stoïques, je voyais une femme seule, en attente, dont personne ne s'occupait. Elle me touchait par sa solitude, par le vide qui régnait autour d'elle, sans lien apparent à l'effervescence du marché… Mais elle était là, pleine à l'idée d'être utile et de rapporter quelques sous.

Elle m’a tellement touchée que je ne pouvais faire un portrait que d’elle, dont je ne souviens pas du visage.

C’est moi qui lui donne une attitude solitaire, une solitude tellement profonde que j’aurais voulu passer mes mains autour de ses frêles épaules.

C’est à travers mes yeux que je lui prête vie. Et finalement, ce portrait, c’est peut-être de moi dont il s’agit.

Tes mains

Par Sylvie Tardif

Liste de mots choisis : main, photo, connaître, regard, l'autre

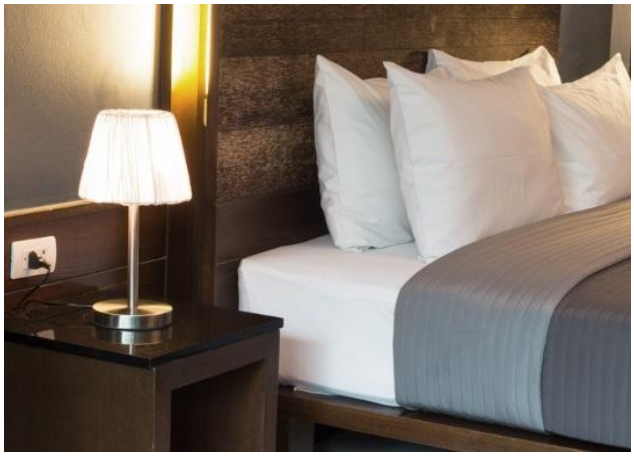
Je pense à toi presque tous les jours. Je te garde dans mon cœur. Je te retiens par le cœur. Tu reviens à ma mémoire par une date à mon agenda, ton anniversaire, par le rappel d'un événement vécu ensemble. Aujourd'hui, c'est par une photo que ton image me revient. Une photo de tes mains que j'avais prise alors que tu cousais un costume d'Halloween pour les enfants. Tu as cousu la robe de mariage de ma mère. Tu as cousu ma robe de première communiante, tu as cousu ma robe de bal et, de tous ces souvenirs, ce sont tes mains que j'ai prises en photo. Tes mains qui ont tant travaillé. Tes mains en gros plan parce que ce sont elles qui me parlent le plus de toi. On y voit les articulations noueuses, la peau presque translucide, une peau laiteuse qui laisse passer le bleu des veines. On y voit des doigts déformés par l'arthrite qui savent pourtant tenir encore bien finement l'aiguille, le fil, le tissu. Ce sont tes mains qui me parlent de toi. Elles sont tellement belles de la vie qu'elles ont vécue, de ceux que tu as touchés.

Tes yeux me regardaient avec amour. Pas une seconde, tes yeux ne m'ont regardée autrement. Je ne sais pas ce que tu voyais de moi. Ton visage était lumineux quand tu me regardais. On existe seulement à travers le regard de l'autre.

À travers ton regard, j’existais vraiment. J’avais l’impression que tu voyais jusqu’à mon âme, que tu la trouvais belle. Personne d’autre que toi ne m’a jamais donné autant l’impression de me connaître et de m’aimer telle que j’étais. Tu étais présente, tu répondais à tous mes appels, tu étais là. Maintenant, il me reste des souvenirs, une photo de tes mains qui tiennent l’aiguille avec délicatesse, le fil avec douceur, le tissu avec fermeté et que veut dire ce dé à coudre qui brille, comme un éclat qui attire le regard dans un coin de la photo… la mémoire vive que je garde de toi, sans doute.

Valise

Mot mystère imposé : Clôture



Un précieux héritage

Par Louise Bertrand

Liste des mots choisis : expérience, route, but, imagination, près, clôture

Je suis une veilleuse de nuit, de type silencieux. Tout ce qui m'entoure, aussi moelleux que la mie du sein de ma mère, sert mon imagination. Même éveillée dans la pénombre, je vois les moutons sauter la clôture, mais je ne les compte pas. Je ne veux pas m'endormir. Je vise un maximum d'expérience sensorielle. Je tourne et retourne tout dans ma tête. J'écoute les ronflements et les petits bruits de vent… là par la fenêtre ouverte.

La route jusqu'à l'aube s'éternise et, dans les confins de mon lit, je replie mes orteils pour éviter la lourdeur de cette catalogne tissée, héritage si précieux de ma mère. Chaque fois que je remonte cette couverture, je suis près d'elle. Je tire, centimètre par centimètre, à mon partenaire cette chaleur et le laisse à son espace dénudé, lui sans autre but que de perpétrer, après coup, l'éternel larcin. Je suis une voleuse de nuit qui remplit sa valise.

L’excitation de l’interdit

Par Hélène Filteau

Liste des mots choisis : grenier, excitation, découverte, enfance, plaisir

Dans mon souvenir d’enfance, nous nous faufilions au troisième étage, en pensant que ma grand-mère ne s’apercevrait de rien. Nous entrions dans la petite chambre, en face de la sienne, dans l’excitation de faire quelque chose d’interdit.

Cette chambre était remplie d’animaux empaillés sur lesquels mon père et son jeune frère avaient pratiqué la taxidermie dans leur jeunesse. Avec les animaux morts qu’ils trouvaient en forêt, nous avait-on dit. C’était une découverte extraordinaire à chaque fois. Grand-duc, renard, oiseaux, tous figés dans une attitude parfois épeurante qui nous donnait des frissons de joie et d’horreur mélangés.

C’était dans cette petite pièce que se trouvait l’escalier pour le grenier. Étroit et un peu bancal, menant à un panneau que nous poussions le cœur battant avide de découvertes. Dans le grenier, c’est là que nous avions trouvé cette énorme valise remplie de costumes, de perruques. Une perruque de bergère, des costumes d’une autre époque que nous nous amusions à porter en riant les uns des autres.

Lorsque nous redescendions, nous étions heureux et fiers d’avoir sauté la clôture, en pensant que personne ne s’était rendu compte de rien.

Nul besoin de valise

Par Françoise Lavigne

Liste de mots choisis : lourde, roulette, rouge, pleine, voyage

Sauter la clôture, partir en voyage. Nul besoin d'une valise, soit-elle rouge ou bleue, lourde ou légère, à roulettes ou sac à dos. Juste la démangeaison de prendre la route, laisser les roues aller où elles voudront bien rouler. Il y a tant à découvrir, j'ai la tête pleine de destinations. Des ici, des ailleurs. Des cieux où le soleil se lève et se couche. Retrouver cette fascination pour la vie des gens qui, bien que vivant dans un ailleurs à mes yeux, se trouvent dans des ici pour eux. Me surprendre du fait que les humains ont tous ces mêmes élans, de partage, de découverte. Voir les sourires d'enfants d'ailleurs, apprécier les sourires des enfants d'ici. Puis revenir. J'ai des fourmis sous les talons, des envies dans la tête. Vivement que je retrouve l'ailleurs, pour apprécier l'ici.

Il existe une voie

Par Michèle Lesage

Liste de mots choisis : Caravane, sable, désert, oasis, eau

Je voudrais voir le désert, regarder passer les caravanes, côtoyer les chameaux, leurs pas poussant le sable brûlant de tous bords, suivant un chemin connu d'eux seuls vers l'oasis invisible. Sur leurs dos, bagages remplis uniquement de biens essentiels à la traversée de cet espace qui paraît vide, mais peuplé de mille vies cachées. Il existe une voie, je ne la vois pas. Il faudrait que je fasse ma valise, que je passe la clôture. Leurs cavaliers jasent entre eux, font des blagues, rient. Ils n'ont aucun souci. Leur monture sait où elle va. Ils ne semblent pas affectés par le soleil cruel, l'absence de l'eau, ni par les nuits glaciales, non plus par les bêtes qui chassent dans les ténèbres. Sans peur et sans reproche, ils vont. Pourquoi est-ce que je reste là, immobile devant mon écran d'ordinateur, à contempler ces étrangers qui cheminent ? Sur le haut des dunes, la poussière s'envole vers le ciel imperturbable. Aucun nuage, aucune possibilité de nuage. La caravane avance, elle a un but. Il est temps d'éteindre mon écran.

L’armoire au fond du couloir

Par Michèle Lévesque

Liste des mots choisis : bonheur, aventure, découverte, armoire, espoir

Voilà que, devant moi, l’armoire au fond du couloir de la maison de ma mère apparaît une vieille valise oubliée depuis longtemps.

J’ose à peine l’ouvrir car, je le sais, elle est remplie de tout ce qui l’a fait rêver.

Après quelques hésitations, remplie de craintes mais aussi d’espoir, j’ouvre ce bagage solitaire laissé là comme pour m’inciter à découvrir un pan de sa vie qui est resté méconnu.

Je réalise que les quelques voyages qu’elle a faits avec mon père ont été plus souvent des aventures remplies de découvertes qui ont su la combler de bonheur.

Je comprends maintenant pourquoi, malgré ses nombreuses responsabilités, elle portait son regard au-delà de la clôture et s’évadait en se remémorant ces escapades trop rares.

Un tremblement de terre

Par Denis Roy

Liste des mots choisis : chalet, bois, malle, objets, testament

Arthur allait de surprise en surprise depuis la mort de son grand-père. Pas tant de l'annonce de sa mort, comme une chose comme allant quasiment de soi au terme d'une vie de quatre-vingt-seize ans, suite à une simple pneumonie qui l'avait emporté.

Non. Quelle surprise d'avoir été couché sur son testament et d'avoir hérité de son vieux chalet à moitié pourri ! À bien y penser, cela évoquait sans doute leur complicité datant de si longtemps. Il lui avait fait découvrir la forêt et ses mille odeurs, ses sentiers ombragés comme ses clairières éblouissantes, ses habitants à quatre pattes, comme ses végétaux les plus variés. Mais tout de même, hériter de cette tanière, même située en plein bois, cela avait dû provoquer questionnements et jalousies parmi ses fils !

Qu'à cela ne tienne, il se tient devant la clôture de fer, vestige d'une ancienne ferme abandonnée, dont les chemins de traverse amènent à sa destination : la masure de son grand-père.

Ce n’est qu’une petite habitation, percée de quelques fenêtres et d’une porte branlante. Un appentis sur le côté abrite quelques cordes de bois, assurément pourries depuis le temps. Cela ne paie pas de mine, à première vue; pourtant, un maelstrom de souvenirs remonte à son esprit. Un sourire béat s’inscrit sur sa face.

Il pénètre dans le chalet, et redécouvre les coins familiers : la table de mélamine, les armoires, et les vieux sofas défoncés. Un objet inconnu attire pourtant son attention. Dans un coin empoussiéré, une valise, une malle en fait, recouverte d’une pièce de tissu trouée, qu’il s’empresse d’entrouvrir.

Le point culminant

Par Paule Simard

Liste des mots choisis : constellation, bois, bleu, voyage, mystère

La fête battait son plein. Pour Armédia, c'était la première fois qu'elle participait au Festival de la Constellation de la Valise, grande fête triennale où toute la communauté se retrouvait.

On buvait beaucoup. Les étals de boissons moirées, pétillantes, multicolores et même pailletées proposaient toutes sortes de saveurs et d'effets.

Le point culminant était l'ouverture de la valise. Elle était là bien en vue derrière la clôture. Une grande malle en bois peinte bleue, mais la couleur était défraîchie après des siècles de festivités.

Entre les festivals, la malle voyageait et ramassait les souhaits de toute la planète.

Armédia, ses quatre bras engoncés dans un surplus de soie bigarrée, était excitée, car elle allait avoir son premier message. Il fallait avoir atteint les cent ans pour y avoir droit.

Les trompettes sourdes des officiels se faisaient maintenant entendre, c'était le moment mystère. La grande prêtresse arrivait près de la valise. Les trompettes résonnaient encore plus fortement. Leur musique faisait vibrer les têtes et les âmes de tous les Villandés réunis.

La déesse allait communiquer. On vit un immense nuage bleuté s'élever au-dessus d'elle et se répandre sur l'assemblée… Dès que la couleur atteignit les entités, elles comprirent le message.

Les vacances

Par Sylvie Tardif

Liste des mots choisis : perte, tristesse, colère, cendres, couple

La voiture s'immobilisa tout près d'une clôture qui bordait la route. Le soleil était radieux. Il faisait très chaud. La lourdeur de cette fin d'après-midi d'été alourdissait l'atmosphère. L'homme sortit de la voiture et il la contourna pour ouvrir la portière de sa passagère qu'il aida à descendre. Il était plein de prévenance pour elle. Il la touchait avec une grande tendresse. Ils regardèrent la mer devant eux avant d'ouvrir le coffre de la décapotable. Ils en sortirent leur valise qu'ils déposèrent tout près du petit chalet qui serait leur nid d'amour des prochains jours.

Ils avançaient à petits pas, avec la lenteur d'une grande fatigue ou du grand âge, malgré qu'ils soient tout jeunes. Ils retournèrent ensemble à la voiture pour en sortir une troisième valise qu'ils voulurent prendre tous les deux. Ils se la disputèrent. L'homme tirait la valise vers lui, la femme moins forte suivait sans lâcher. Elle tenait fermement la valise malgré les secousses de l'homme plus fort qu'elle. Une tension de colère montait sans pourtant qu'aucun mot ne fût prononcé. La valise ne résista pas. Elle s'ouvrit, écartelée par les gestes brusques de l'homme et laissa échapper son contenu.

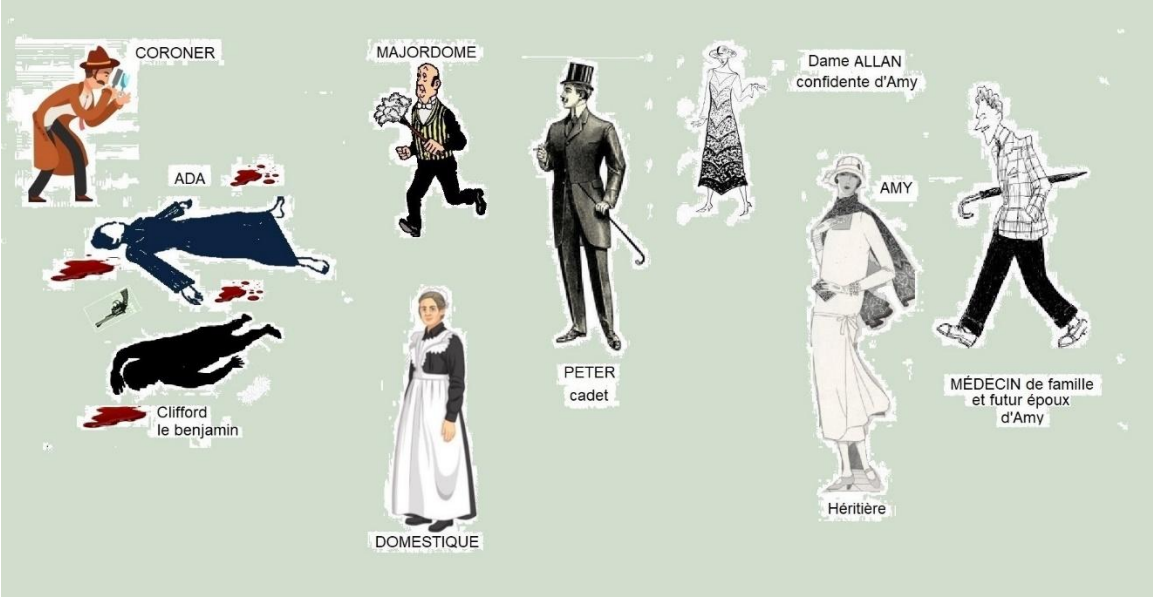
Le couple s’immobilisa. La femme s’écroula comme si le sol venait de se dérober sous ses pieds et elle saisit, au milieu des vêtements épars, un sachet de satin blanc qu’elle porta à son cœur. L’homme se mit à ramasser les vêtements de bébé qui s’étaient répandus sur le sol. Il les prenait délicatement comme s’ils étaient ce qu’il avait de plus précieux. Elle, toujours accroupie, berçait le sachet des cendres de son enfant contre son cœur en pleurant toute la tristesse de sa perte. L’enfant mort partagerait leurs vacances auprès de la mer.

Vers l’horizon

Par Anne Vézina

Liste des mots choisis : falaise, abriter, coupure, vent, signe

Je me tenais face au précipice, une valise à la main, sur cette falaise qui dressait une coupure dans ce paysage sombre. Le vent balayait l’espace par secousses. Cette valise, elle contenait ce que mon père m’avait laissé. Un trésor gardé, dont je disposais, seule héritière d’une richesse inconnue. La falaise marquait une ligne, et je me sentais prête à partir vers l’horizon nouveau. Derrière moi, une clôture blanche, qui traçait l’étendue derrière. Mais devant, le vide. La cape noire qui m’enveloppait dansait dans la bourrasque. Ce rêve, je m’en souviens encore.



Meurtre et mystère

Mise en contexte

Au cours de l'atelier du 24 avril 2021, les participants ont été appelés à écrire un texte à partir d'un scénario de base, soit un fait vécu du début du vingtième siècle. Leur mission : adopter le point de vue des témoins de la fin tragique de deux personnes, et ce, sans connaître le détail de l'histoire.

La trame du drame a été inspirée du roman de Sylvie Gobeil, *La colline du corbeau*, tome 1, *Le château Ravenscrag*, publié chez Les Éditeurs Réunis en 2020, et de la revue *Sélection*, numéro du mois de mai 2021[1] :

1901 : Les corps d'Ada, 59 ans, épouse d'un magnat du sucre, John Redpath, et de leur plus jeune fils, Clifford 26 ans, ont été découverts dans une mare de sang.

L'aînée, Amy, a été soupçonnée, étant donné qu'elle était l'héritière. Elle épousera quelques années plus tard le médecin de famille. Dame Allan, son amie et confidente, est une riche bourgeoise, épouse d'un influent homme d'affaires.

Selon le coroner, impossible de découvrir le fin mot de l'énigme.

---

[1] RIMALDI, L. et COURTNEY, Shea. « 15 grands mystères jamais résolus au Canada », *Sélection*, Mai 2021

Le point de vue d'Amy Redpath, l'héritière

Par Isabelle Déry

Ma vie a basculé ! En quelques heures… tel qu'il était prévu.

Enfin, presque puisque tout ne s'est pas exactement passé tel que prévu.

Du moins… après.

Sans le savoir, la domestique a éliminé plusieurs éléments clés avec un copieux repas dont certaines épices ont permis de couvrir l'interaction chimique bien concoctée par mon futur. L'analyse laboratoire n'a su répondre à toutes les *probabilities*.

Ma vie a basculé ! Le grand rêve s'est transformé en cauchemar.

Comment puis-je maintenant me fier à Jeff ?

Avait-il prévu cette alchimie dès le départ en suggérant un repas dont allaient se délecter Ada et Clifford ?

Ma vie a basculé ! Les rôles sont maintenant inversés : moi l'héritière, je céderai ma place à mon héritier, celui qui en fait avait concocté le tout grâce à ses dons et talents d'alchimiste, de médecin, et de Chef reconnu par son entourage pour ses prouesses culinaires.

Vivre au quotidien aux côtés d'un alchimiste culinaire qui s'occupe de tout en cuisine ferait la joie de bien des gens. Sans compter tous les cocktails, spiritueux qu'il marie allégrement à ses créations culinaires.

Le doute. Présent. Omniprésent à chaque instant.

Et si j’étais sa prochaine cible.

Sous mes airs distingués se cachent tant d’émotions.

Chaque cellule de mon corps est en proie aux tourments, aux doutes, aux appréhensions.

Serais-je la prochaine sur sa liste ?

Personne ne le saura jamais.

Comme ce jour-là !

Le point de vue de dame Allan, amie d'Amy Redpath, l'héritière

Par Hélène Filteau

Lorsque je vis Georges accourir vers nous au jardin cet après-midi-là, nous étions toutes assises tranquillement à prendre le thé, ma mère et quelques amies. Quelle ne fut pas notre surprise lorsque Georges se tourna vers Amy pour lui annoncer un appel urgent. Son sourire ensoleillé de l'après-midi s'ombragea brusquement… des frissons me coururent tout le long de l'échine. Je la suivis vers le hall de la maison...

Elle prit le combiné, attentive… puis, elle éclata en sanglots. Ne sachant trop que faire, je m'approchai d'elle et lui demandai de m'accompagner à la salle d'eau, le temps qu'elle se reprenne.

Je mis mon bras autour de ses épaules pour la soutenir tandis que ses jambes flageolaient. Une fois toutes les deux installées sur le petit banc de la salle d'eau, je lui demandai :

« Mais dites-moi mon amie, quelle est la raison de cet effondrement ? » « Ah, murmura-t-elle, Chère, très chère amie, vous ne pouvez imaginer ce qui m'arrive ! » Elle se calma peu à peu et poursuivit « Très chère amie, on vient de m'apprendre que ma mère et mon frère bien-aimé Clifford, viennent d'être retrouvés sans vie dans le boudoir de ma mère. Les domestiques n'ont rien entendu et c'est mon frère Peter qui, cherchant Clifford pour une partie de tennis, les a trouvés sur le sol dans une mare de sang. Vous comprenez à quel point je suis bouleversée ! »

Je me souviendrai toujours de cet après-midi quand ma plus chère amie se trouva confrontée à ce crime sordide. J'avoue que je n'en dormis pas quelques nuits.

Un monstre s’était attaqué à une de nos plus grandes familles et nous n’en connaissions pas encore les raisons. Je fis même appel à une voyante pour qu’elle me dise si elle voyait des ombres néfastes autour de moi. Cela me rassura pour quelque temps; nous attendions tous avec impatience les résultats de l’enquête amorcée depuis quelques mois. De son côté, Amy étant l’héritière, les soupçons se portèrent de son côté… Nous nous parlons chaque jour, son état d’esprit vacille d’une fois à l’autre, mais elle ne sort plus depuis des mois de sa chambre… Il me manque de la voir. Survivra-t-elle à ce drame ?

Le point de vue de Peter, un fils d'Ada

Par Françoise Lavigne

C'est la fin d'une journée étouffante. Peter profite des derniers rayons du soleil, à l'arrière de la propriété familiale à Westmount. Une légère brise s'est levée, donnant enfin un souffle pour soulager l'atmosphère. Toutefois, c'est plus que le mercure qu'il faudrait soulager. Il n'en peut plus. La journée a été plus étouffante en termes de chicanes de famille que de records de température pour un 24 juin.

Encore une fois, la « fête » des Canadiens français a été l'occasion d'un débat acrimonieux entre les membres de la famille. Encore une fois, Ada a tourné en ridicule la parade du petit Saint-Jean-Baptiste, Clifford a défendu ses amis canadiens-français et Amy a jeté de l'huile sur le feu en disant que les Canadiens français étaient parfaits juste pour faire tourner l'usine de sucre, mais que la fin de semaine, on ne devrait pas en entendre parler.

Peter, bien que né dans la même famille, ne souhaite qu'une chose. Partir. Quitter cette famille qui n'en a que pour l'exploitation des gens et qui casse du sucre sans cesse sur le dos des moins nantis. Il rêve d'exploration, de pays étrangers, et, surtout, de nouvelles connaissances. Sa place dans la famille étant ce qu'elle est, de toute manière, il n'a d'avenir que celui qu'il pourra, ou voudra, se faire.

Toutefois, il est inquiet. Clifford et Amy s'éloignent de plus en plus. Souvent, les domestiques sont venus lui faire part de querelles de plus en plus venimeuses, de verres cassés, de portes claquées.

Ada, qui pourrait intervenir et faire cesser ces querelles, les entretient, au contraire. Elle laisse entendre à l'un qu'il ferait un bien meilleur héritier pour la compagnie familiale, et dit à l'autre que sa place d'aînée lui confère de droit la direction de cette même compagnie. Le désintérêt de Peter pour l'entreprise n'a d'égal que le désintérêt d'Ada à son égard. Peter craint que les tensions ne finissent par un drame; entre Ada, Clifford et Amy, il n'y a de lien que la famille. Et Dieu sait que ces liens ne sont pas toujours les plus sereins.

Peter a son plan. Personne chez les Redpath ne s'intéresse vraiment à la matière première pour la production du sucre. Il a donc commencé à étudier les plantations de canne à sucre dans les Caraïbes, et ce sera par ces endroits, où il explorera de nouvelles sources d'approvisionnement, qu'il commencera ses voyages. Personne ne pourra se douter qu'en fait, il les fuit, tous. Il enverra des télégrammes, veillera à ce que sa tâche soit bien accomplie, mais il pourra enfin vivre sous d'autres cieux, s'éloigner des querelles. Son départ est prévu pour juin de l'année prochaine. C'est décidé, juin 1901, il met les voiles. Un an, ça semble si long.

Il entend les voix qui continuent de s'invectiver. Sa sœur Amy est un peu moins acrimonieuse qu'à l'habitude; sa grande amie, Lady Allan, est une des invités pour le souper. De plus, Ada a invité le médecin de famille à partager le repas également. Peter soupçonne une aventure entre Ada et le médecin. Mais il soupçonne aussi Amy de trouver le médecin de son goût. D'autres tensions qui s'ajoutent à celles liées à l'entreprise familiale.

« Dans un an, je serai parti… » se dit Peter. Loin de se douter que, dans un an, la vie aura pris un tournant tellement inattendu…

Le point de vue du coroner

Par Michèle Lesage

Quand l'appel de Peter Clifford est rentré au bureau, tous les enquêteurs étaient en émoi. Le patron était en congé de maladie et son remplaçant était auprès de sa femme qui devait accoucher de leur premier enfant dans les prochaines heures. Nous avons tiré à la courte paille lequel d'entre nous se rendrait à la résidence des Redpath du Mile Carré.

Aucun de nous n'était enthousiaste, vu notre connaissance limitée de l'anglais, et la pression que nous aurions sur les épaules à résoudre ce drame invraisemblable qui s'était produit là-bas. Le sort m'a désigné. La mort dans l'âme, c'est le cas de le dire, je me suis rendu. Le majordome qui retenait ses larmes m'a ouvert le portail et m'a accompagné jusqu'à l'entrée où une domestique sanglotait. Peter Redpath m'attendait au bas des escaliers, son visage d'un blanc spectral.

Nous avons monté à l'étage. Les corps de Ada Redpath et de son plus jeune fils gisaient sur le tapis du salon, un tapis turc d'une grande valeur gâché par une mare de sang. Un revolver se trouvait à égale distance des deux cadavres. Depuis, je n'arrête pas de repasser la scène dans ma tête. Un fils et sa mère. Lequel a tiré le premier et s'est donné la mort ? C'est comme ça que j'ai compris la scène de prime abord. Mais l'aînée de la famille s'est présentée, un mouchoir au coin des yeux. Je n'ai pas cru la petite larme qui scintillait au bout de ses cils, comme si elle s'était penchée au-dessus d'un bol d'eau pour qu'une goutte s'y attache. J'ai eu beau examiner la scène, rien n'expliquait le comment du pourquoi. J'ai cru que les corps avaient été déplacés, disposés pour empêcher toute conclusion de la police. J'ai interrogé le majordome et la domestique qui ont prétendu ne rien savoir. Je ne les ai pas crus. En quittant la maison, Peter Redpath, qui avait fait l'appel m'a recommandé la plus grande discrétion. Un emploi se perd si facilement…

L’autre jour, j’ai croisé Amy Redpath, son amie Lady Allan et le médecin de la famille alors que je marchais de long en large devant la résidence. Tous trois en sortaient en riant. J’en fais des cauchemars. Mon patron m’a félicité pour mon travail. C’est une blague ou quoi ?

Le point de vue du médecin de famille

Par Denis Roy

J'avais eu de la difficulté à feindre la surprise quand Amy m'avait appris la terrible nouvelle. Car au plus profond de mon cœur, je m'en réjouissais. Le plan se déroulait comme prévu.

D'abord, mes fiançailles avec Amy l'an dernier, cette riche héritière de la famille Redpath. C'était la première étape pour m'approcher de mon but : mettre la main sur une partie de la fortune colossale des Redpath.

Ada et Clifford étaient les premières cibles. Assurément, le pater familias en serait profondément affecté. Je connaissais sa condition médicale fragile : tachycardie, embonpoint, tendance mélancolique. En effet, depuis des années, s'assure le suivi médical de toute la tribu Redpath. Il me sera facile, lors d'une prochaine consultation, de lui diagnostiquer une dépression majeure et de lui prescrire les médicaments de mon cru… ça devrait en venir à bout en l'espace d'une année.

L'autre étape importante dans l'intervalle : l'organisation de mon mariage avec Amy. Jusqu'à présent, je la tiens bien en main. Elle est follement amoureuse de moi. Comment pourrait-il en être autrement ? Je me soumets à tous ses caprices et la couvre de mes attentions les plus expertes. Une épreuve nécessaire qui n'aura qu'un temps, croyez-moi ! Et les réticences qu'exprimait clairement Ada à notre union sont maintenant chose du passé.

Dernière chose à mettre en place : régler le compte du majordome qui s’est si bien acquitté de sa tâche, alléché par les généreux pots-de-vin avec lesquels je l’ai inondé depuis longtemps. Ce ne devrait pas être une tâche bien ardue : je me suis procuré l’arme dont je me servirai lors de notre prochain rendez-vous.

Je suis presque rendu au but.

Le point de vue d'Ada Redpath, la mère (un des deux cadavres)

Par Paule Simard

Je prenais le thé avec mon fils dans la bibliothèque. Pour une fois que nous avions du temps ensemble. Toujours pris par sa via mondaine, amis golf, voiture, et ses virées dans les bars et aussi, sa vie artistique. Aussi avec toutes les filles qu'ils nous ramenaient ou pas à la maison pour les dîners du dimanche ou nos réceptions familiales.

Il me racontait ses projets, voyager dans le monde et, en fait, s'éloigner de son père et du sucre pour de bon. Même s'il était passablement bon en gestion, il haïssait les affaires et surtout le sucre. Si jamais il avait eu une dent sucrée dans son enfance… tout cela s'était effacé au rythme de la détérioration de sa relation avec son père.

Il parlait donc avec grand intérêt de ses voyages futurs et, surtout, de sa passion pour la peinture. C'était indéniable, il avait du talent si jamais une telle chose existe. En fait, il avait l'œil, il frayait facilement avec les couleurs, les formes et la lumière. Il rejetait sur la toile toute l'effervescence de ses nuits endiablées.

Mais finalement, tout ce bavardage était prélude à une grande déclaration. Il sortait du placard, il me disait qu'il était gai, que les hommes l'avaient toujours attiré et qu'il était prêt maintenant à le dire ouvertement, du moins à la famille. Il en avait marre de se cacher. Chercher une épouse pour satisfaire ses parents, il ne le voulait plus.

Après quelques mots compréhensifs et, surtout, appréhensifs de ma part, en fait j'avais des doutes à ce sujet depuis plusieurs années, nous entendîmes un craquement et, rapidement, un des panneaux couverts de livres se mit à bouger.

Ce dernier laissa place à un espace béant, qui fut rapidement comblé par la silhouette de mon mari, Walter, qui tenait un pistolet. Sans rien dire, mais arborant un sourire méchant sur les lèvres, il tira un coup vers mon fils, et me dit : « Jamais notre famille aura un homosexuel dans ses rangs. Et toi, la mère qui doit sauvegarder la morale de cette famille, tu l'accueilles et l'encourages. Et bien tu iras le rejoindre en enfer ! » Et paf ! Je m'étendis de tout mon long, ma bague de fiançailles frappant sur le bureau de bois et laissant une longue égratignure.

Je suis bien certaine, après mûre réflexion que mon état de morte me permettait, que c'était prémédité. Et que mon mari, qui devait être à l'usine toute la journée, sentait que cette annonce arrivait et qu'il devait agir.

Ma surprise a surtout été de découvrir que notre bibliothèque s'ouvrait sur un passage secret… Du nouveau pour moi.

Le point de vue de Clifford, le benjamin (un des deux cadavres)

Par Sylvie Tardif

Chère amie,

Comme j'ai hâte de vous revoir. Votre présence me manque terriblement. J'espère que mes déclarations faites avant votre départ ne vous effraient point. Depuis votre retour en Europe, il n'y a pas un moment où je ne pense à vous.

Je crains que mon frère, Peter, à qui vous étiez promise, n'ait deviné les sentiments affectueux que j'éprouve pour vous. Lui auriez-vous déjà fait savoir que votre cœur ne lui appartenait plus ? Je n'ai aucun doute qu'il finira par se résoudre à cet amour plus fort que nous. Nous n'avons pas toujours été en de très bons termes, lui et moi, mais nous sommes frères. Peter comprendra que nous n'avons jamais voulu le blesser.

Je me suis confiée à ma mère et elle n'a eu que de tendres paroles à votre égard. Elle connaît les élans du cœur qui, parfois, ne suivent pas les projets ébauchés par les familles. Ma mère m'a fait la promesse d'un don important afin que notre mariage soit scellé. Ma sœur n'a aucune voix au chapitre. Je suis certain que votre père consentira à notre union. Je ne peux taire les intérêts financiers de nos deux familles sur lesquels reposent nos destinées alors que j'aimerais tant vous parler d'amour. Lorsque nous serons enfin mari et femme, j'aurai toute la vie devant moi pour vous parler d'amour. Je vous aime plus que tout. Ma vie ne serait rien sans vous. Déjà de vous savoir si loin me chagrine au point où j'en perds l'appétit. Je m'éteins car vous êtes loin de moi.

J’aborde toutefois cette journée avec optimisme. J’ai tellement hâte de vous écrire bientôt qu’une date de mariage sera fixée par votre père et ma mère.

Votre dévoué pour toujours,

Clifford

Océan

Immergée

Par Hélène Filteau

Nom : mouvance

Verbe : voguer

Me voilà, immergée dans le silence...

Les yeux grands ouverts sur la mouvance qui m’entoure.

Les cheveux dressés flottants, pieuvre poilue.

Les bulles montent lentement vers la surface ensoleillée... en groupe puis, une à une, s’éclatent dans la lumière.

Enfin, je ne sens plus le poids de ma vie, la turpitude des jours.

Mon âme vogue à la dérive, mon esprit suspendu... comme mon souffle.

Les battements sourds de mon cœur résonnent dans ma poitrine.

Je vois la surface ? Un regard sur l’autre monde, un dernier...

J’ai rêvé de ce jour depuis si longtemps.

Laisser la vie et sa lourdeur derrière moi pour toujours…

Les douleurs de l’enfance, puis la vie avec un homme qui ne m’a amené que des douleurs furtives à l’âme et des plaies au corps.

La panique qui m’habitait il y a quelques minutes encore s’est évanouie. Mon âme respire. La paix qui m’habite me berce doucement comme une mère et, soudain, voilà qu’émerge au fond de moi une idée d’abord frêle presque inaudible… un espoir ténu.

Et si… et si… Je me le suis dit tant de fois « et si, et si… », mais je n’ai plus de réponse à cet espoir. Je coule, j’abandonne, je démissionne, je souris.

Et me voilà, immergée dans le silence…

Une nouvelle crise

Par Françoise Lavigne

Nom : remou

Verbe : divaguer

Ça y est, c'est reparti.

Je ne sais quel remous a provoqué cette nouvelle crise, mais elle est de nouveau incontrôlable. Un océan d'émotions, un flot de mots entrecoupé d'un torrent de larmes. Me voici de nouveau un roc, une bouée qui tente de l'aider à prendre pied sur un rivage quelconque. N'importe quel sol vaudra mieux que les vagues qui la malmènent. Le vent des amours malheureuses ne cesse de souffler sur sa vie.

Au fil des années de notre amitié, qui date de notre enfance déjà lointaine, je ne compte plus le nombre de fois où son cœur éclaté. Cette fois, en silence, je me réjouis de la fin d'une relation toxique. Se faire mener en bateau, c'est assez. Ne pas être à la barre du navire, aussi. Elle divague, je reste vague. Je n'ose lui dire totalement ce que je pense de cette dernière relation qui n'a entraîné que des abîmes de tristesse.

Je voudrais tant qu'elle trouve son havre. Que ce cœur en morceaux se construise sur des fonds stables plutôt mouvants. Je voudrais tant qu'un océan de tendresse vienne avec la prochaine marée, qu'elle puisse être enfin heureuse.

Mais est-ce qu’une âme tourmentée depuis sa tendre enfance peut vraiment trouver un phare ? La réponse se perd dans le ressac…

Vertige

Par Michèle Lesage

Nom : vastitude

Verbe : déferler

La vastitude m'effraie : le ciel immense comme l'étendue océane. L'infini me donne le vertige. Il s'y cache une puissance créatrice et dévastatrice. Le yin et le yang m'écartèlent. Le vertige existentiel m'aspire à l'extérieur et à l'intérieur de moi, comme une marée qui déferle : marée basse, marée haute. Parfois, la contemplation m'inspire l'apaisement. Rare réconfort du mal-être. Je crains le tsunami et la météorite imprévus, ils me hantent.

J'aimerais tant retrouver l'innocence de mes premiers pas sur une plage, sous les reflets de la lune, ce jour où j'ai promis à ma mère que je posséderais une maison au bord de la mer.

Ah, le goût de l'eau et des étoiles, l'odeur du sel et des algues, la sensation râpeuse du sable sous les pieds, le cri des mouettes, l'émerveillement du regard !

Un lieu d’immensité

Par Paule Simard

Nom : houle

Verbe : tourmenter

Océan, un mot qui désinspire… À première vue, c’est un terme technique pour la géographe que je suis. Un océan mondial, ou plutôt cinq océans comme emmagasinés à l’école. De vastes étendues d’eau salée entre des continents, mais liées les unes aux autres.

C’est le lieu du vaste, de la vastitude, de l’immensité, de l’éternité… C’est la houle qui balance, les tempêtes qui tourmentent, les tsunamis qui détruisent.

D’emblée, j’aurais espéré le mot « mer » duquel émergent les émotions de la chaleur, des vagues taquines, du bleu profond. Un mot sensuel peut-être parce qu’il rappelle la « mère ». Un espace tout aussi saumuré, mais plus petit, à dimension un peu plus humaine, aux rives desquelles des gens vivent, des villes s’accrochent.

Mais l’océan, ce Dieu titanesque, annonce tant de vastitude que la tête nous tourne. C’est un lieu presque mort à voir sa surface, mais un creuset de vie toutes les plus improbables les unes que les autres en dessous. Sa surface est presque minérale, quoique changeante, parfois ondulante et douce, à d’autres temps verticale et écumante.

Quelle folie que de traverser en solitaire cet enfer, quel combat de géant que d’affronter l’humeur de Neptune ou le chant de sirènes. Ses abysses cachent encore des secrets d’autres temps, de temps hors de la vie humaine…

La mère

Par Sylvie Tardif

Nom : large

Verbe : tanguer

Jean marchait sur la plage d'un pas vif. Il avait cette largeur d'épaule des hommes qui ont travaillé avec leur corps. Il portait une vareuse jaune. De temps à autre, il s'arrêtait et regardait au large. Il respirait à pleins poumons l'air salin et reprenait sa marche. Louis, un petit enfant, trottait derrière lui, ramassant des galets et des coquillages. Jean n'y prêtait pas attention. Il le laissait libre d'aller et venir vers la mer, sans contrainte. L'homme s'arrêtait de temps à autre pour que l'espacement soit sécuritaire sans plus. L'enfant ne semblait pas s'inquiéter outre mesure de cette distance entre eux. Il devait avoir tout au plus quatre ans. Jean et Louis semblaient appartenir à l'océan. Ils semblaient connaître sa force, ses mystères, sa beauté. À un moment, Jean s'arrêta pour fixer l'horizon comme s'il y cherchait quelque chose. L'enfant put le joindre. Ils regardaient la mer, bruyante, celle des jours de vents forts et de vagues déferlantes.

— Papa, tu penses qu'on va la retrouver maman, demanda Louis

Jean regardait toujours la mer à la recherche des mots qui perceraient le son du vent sans briser l'enfant.

— Je ne pense pas, non. Il y a trop longtemps.

— Elle est bien, tu crois, là au fond de la mer ?

Jean répondit à Louis, en s’approchant de lui.

— Oui, parfois je regarde la mer et j’ai l’impression de la voir elle, ta maman. Je pense qu’elle joue avec les poissons et qu’elle tangue au gré des vagues tout comme elle aimait danser avec toi.

À la manière de

D'amour
À l'eau de rose
Conte
Roman jeunesse

Roman épistolaire

Roman de guerre
Historique
Western
Terroir
Nordique

À l'étranger

Autofiction

Science-fiction
Roman fantastique
Horreur

Policier
Thriller
Espionnage
Philosophique
Psychologique
Sociologique
Politique
Initiatique

Le carré magique

5 idées 5 mots	Personnage(s)
Thème	coïncidences
Action/situation	Phrase intrigante

À la manière de

À la faveur de l’humidité

Par Louise Bertrand

Style : à la manière d’une autofiction

Je fais de l’art depuis quelques années, à la faveur de l’humidité. Je sculpte mon musée des horreurs. Celui que m’a légué ma mère, avec ses dix doigts qui ont tissé des kilomètres de tricolette, rabouté des carrés de courtepointes, assemblé mille et une feuilles en soie de patrons aux lignes droites, pointillées et courbées. Des mains gercées au fil des hivers à étendre coûte que coûte camisoles, bas et chandails sur la corde raidie par le froid. Des extrémités crochues par ce temps impitoyable qui n’a de cesse désormais de se réchauffer tout en maintenant une incertitude prévisionnelle.

Cette métamorphose ne me sied. J’envie ces oiseaux de neige qui filent vers le sud, même en temps de pandémie. Je jalouse ces sveltes jeunesses qui décapsulent sans douleur une cannette, un pot de pilules destinées à calmer ces tiraillements qui minent ma patience. Je rage contre ces compagnies qui s’enflamment à vendre des anti-inflammatoires, mais qui ne sont pas foutues de créer un emballage aisé à ouvrir. Je peste contre cette catégorie de médecins qui se fout de mon intolérance et qui n’offre que peu.

J’endosse mon gant de fermeté et je boxe sur papier toute ma lourdeur de cette vie temporaire musclée par le baromètre de mes parents, l’aiguille au plancher gauche. Je regarde mon fils qui rit en parlant d’un loisir, croyant que je m’en vais jouer aux quilles. Je calme ce désir de fondre des heures dans un bain chaud pour effacer cette arthrose et me dis que cette solution ne ferait qu’accroître mes varices. Je quête la sérénité de la vieillesse.

Une promenade en montagne

Par Hélène Filteau
Style : épistolaire

Bonjour chère amie,

Il faut que je te raconte ce qui m'est arrivé la semaine dernière. Je suis partie pour aller me promener en montagne, j'ai pris la route assez tôt pour en profiter au petit jour.

À peine une heure de chez moi, j'avais l'idée de me rendre au sommet.

Arrivée au parc, j'enfile mes bottes de marche, vérifie le contenu de mon sac à dos, je l'ajuste ainsi que mes bâtons et me lance à l'assaut du sentier principal.

J'ai le pied léger et l'humeur heureuse, attisée par le parfum de la forêt. Peu de gens aux alentours à cette heure matinale, je me sens comme une pionnière ! La montée arrive vite.

Tout près du sommet, j'entends un bruit un peu au-dessus de moi, près du sentier.

Je suis intriguée… quels sont les animaux présents dans la région ? Je n'ai vu aucune trace de sabots ou de déjections… Le bruit se reproduit, je ne reconnais rien et mon pouls s'accélère. Je crois entendre un grognement et tout à coup, devant moi, à quelque cent mètres, je vois apparaître une forme haute, poilue… Je cligne des yeux pour me remettre les yeux en face des trous… j'hallucine ! Tout à coup, la chose se retourne et mon regard croise un regard sombre, doux et surpris. Instinctivement, je me baisse. La chose n'avance pas, se retourne doucement vers la forêt en ne me quittant pas des yeux, je ne bouge pas. Surtout, ne pas bouger.

Tu ne me croiras pas, mais…

Réminiscence

Par Martine Marcotte
Style : psychologique

Pourquoi est-ce que dans mes rêveries, j'ai envie de rencontrer quelqu'un de mon passé ? Pourquoi ne pas inventer quelqu'un de toute pièce ? Ce n'est déjà pas très réaliste d'espérer une rencontre, au hasard, qui pourrait mener à tant de choses.

Il m'arrive de bâtir toute une histoire dont l'un des personnages est quelqu'un que j'ai déjà rencontré, mais qui n'avait pas nécessairement eu beaucoup d'importance à ce moment-là. Cette personne n'est parfois qu'un témoin d'une relation avec quelqu'un d'autre, mais c'est parfois un personnage très important ou qui pourrait le devenir...

Moi, je suis le personnage principal qui décide de ce que pourrait être l'avenir. Encore faut-il que je reconnaisse les coïncidences, que je sois attentive et, surtout, ouverte. Souvent, ça se passe à l'extérieur, peut-être pour augmenter les probabilités de rencontre. Et, généralement, il fait beau.

Alors, je dois profiter de l'occasion pour me mettre en valeur, peut-être rectifier l'impression que j'avais laissée.

Au fond de la brousse africaine

Par Paule Simard
Style : philosophique

Dans les deux cas, l'apprivoisement a été rapide et la connexion instantanée. Le courant passait.

Pour l'une, j'étais au fond de la brousse africaine. Pas de langue commune et des histoires aux antipodes. Mais quelque chose dans les yeux attirait, retenait. Une connexion surprise qui a amorcé la rencontre.

Pour l'autre, c'était elle qui était loin, loin de son quotidien, loin de son entourage, loin de ses paysages, de ses racines. Encore là, un regard sympathique, des yeux qui se trouvent, un courant qui passe. Autour que quelques mots baragouinés, la broderie, et le lien est créé. Les points se forment pour dessiner une belle amitié.

Que de chance j'ai eue que ces rencontres aléatoires, improbables, m'aient permis de découvrir des âmes sœurs. Au-delà des mots, des gastronomies ordinaires, des gestes de foi ou de solidarité, des allures vestimentaires, deux êtres se croisent et se trouvent. C'est là que l'on comprend la sororité des êtres humains, la proximité des besoins et des sentiments.

Quelles coïncidences que ces rencontres, de petits miracles au hasard de la vie qui assoient la valeur de notre humanité. Ils inscrivent dans le cœur les jalons de l'amour, de la conscience et de compassion.

Le cellulaire oublié

Par Sylvie Tardif
Style : histoire d'amour

Nous en discutions depuis des mois de ce voyage. Et, c'est arrivé comme ça. Une coïncidence comme on n'en veut jamais dans une vie. Rien n'arrive jamais pour rien, m'aurait dit ma mère, comme si cela réconfortait des cruautés de la vie.

Phrase maudite. Phrase idiote.

Annie et moi avions décidé de partir avec les enfants sans nos hommes. Ce serait un voyage de mères, de filles. Nous en avions besoin. Annie était une maman monoparentale de trois gamines de huit, six et quatre ans qui habitaient la maison voisine de la nôtre depuis la grossesse de son aînée. Elle s'y était installée avec son amoureux pour y fonder sa famille. J'avais été le témoin impuissant de la dégradation de sa relation maritale. Son mari avait quitté la maison, il y a quelques mois, et elle me racontait qu'elle avait un amant par cynisme. L'amour n'existait plus pour elle ni pour personne.

Nous nous confions l'une à l'autre. Mon mariage battait de l'aile depuis quelque temps et son écoute attentive me permettait de ventiler mes insatisfactions maritales. Elle était venue à la maison pour finaliser les préparatifs du voyage.

Nous partions le lendemain pour la Floride en voiture avec roulotte. Ce serait génial. Les enfants étaient fébriles et nous aussi. Pour ajouter à la joie du moment, j'étais enceinte d'un quatrième enfant et je partageai cette nouvelle avec mon amie.

Malgré nos difficultés passagères, cela allait plutôt bien entre mon mari et moi. Je racontai à Annie que nous avions fait l'amour la veille, qu'il avait été tendre et érotique, qu'il avait même un peu changé sa façon de me faire l'amour afin de faire renaître le désir, m'avait-il dit. La nuit précédente, il avait commencé à me sucer les orteils avant de remonter lentement le long de ma jambe en me donnant de petits bisous tout doux. J'étais ravie que les choses se replacent.

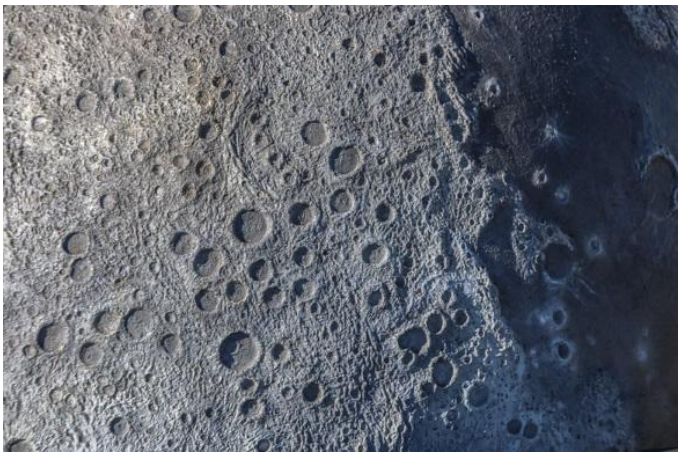
Annie mit fin à la rencontre afin de finir les bagages de ses enfants. Moins de cinq minutes après son départ, j'entendis la sonnerie d'un cellulaire. Je portai machinalement la main à ma poche de veste pour regarder ce qu'elle avait bien pu oublier de me dire, mais la sonnerie retentit à nouveau et ce n'était pas mon cellulaire qui sonnait. Je levai les yeux en direction du son pour me rendre compte que mon mari avait oublié son cellulaire. Étrange. Mon mari tenait à son cellulaire comme à la prunelle de ses yeux. Il ne l'avait jamais oublié à la maison depuis que je le connaissais. Je ne sais pas pourquoi, mais j'ai eu l'impression que les messages m'étaient adressés, que je devais regarder le cellulaire. Je m'approchai avec un peu d'appréhension. J'avais l'instinct de quelque chose qui cloche. Quand je pris connaissance de l'identité de l'expéditrice des messages, j'en fus étonnée.

Qu'est-ce qu'Annie avait bien à dire à mon mari ? J'ouvris les messages et je pus lire : « Tiens, tiens, comme ça tu lui lèches les orteils maintenant ? Heureuse que nos baises t'inspirent pour relancer la flamme entre ta femme et toi. » J'étais livide. Je n'arrivais pas à y croire. J'appelai mon mari sur le numéro de son bureau. Il répondit tout de suite. Ma voix était froide, la colère n'était pas encore là. Je le mis au parfum en deux trois mots. Dégoûtée. Le lâche se justifiait que je n'étais plus la même et que je le négligeais.

Pour ajouter au comble de la situation, il me conseilla de passer un test pour dépister l'herpès. Je répondis que j'en profiterais quand je serais chez mon obstétricien en lui annonçant qu'il serait bientôt papa.

Fait divers

Invitée spéciale : Lyne Gareau, autrice



Véhicule incendié, son corps retrouvé

Par Louise Bertrand

J'ai compris tout de suite ce qui s'est passé dans la ruelle l'autre soir. Je rentrais chez moi et j'entendais clairement les sirènes s'activer. Mon chat se terrait sous le divan, mon chien hurlait à la lune, pleine il va sans dire. C'est toujours comme ça, douze fois par année. Plus la lune arrondit ses fins de mois, plus la catastrophe est imminente. C'est totalement cyclique. Pas un voisin ne m'a expliqué jusqu'à présent ce qu'il se passe vraiment. Pas un journaliste ne s'y risque non plus. Personne, sauf moi, ne fait des liens entre l'astre et les désastres. J'ai bien ma mère qui m'a déjà raconté que les cheveux poussent plus vite à la pleine lune. J'ai bien mon père, ce mycologue, qui m'a expliqué le même phénomène pour les champignons. Mais je n'ai personne qui a saisi le vrai sens lunaire et les ennuis planétaires. Des chercheurs se sont risqués récemment à démontrer qu'il n'y a aucun lien entre la santé mentale et la pleine lune, même que d'autres ont affirmé que la ronde lune n'a aucune emprise sur la pandémie actuelle.

Moi, je n'y crois pas. Je suis une pro-lune, totalement soumise à sa charge virale. Je revendique régulièrement, pancartes à la main et regard vers le ciel, sa domination. C'est pourquoi, l'autre soir, il m'a fallu peu de temps pour comprendre.

Je n’avais pas de calendrier lunaire sous la main, mais grâce au comportement excessif de mon chat et de mon chien, je suis parvenue immédiatement à relier mes neurones.

Lorsque je me suis avancée à la fenêtre donnant sur la ruelle que j’ai vu la fumée dense, les pompiers s’activer, le policier dérouler sa bande jaune et puis là, un véhicule incendié, un corps calciné, retrouvé grâce à l’éclairage de la lune, pleine, il va sans l’écrire, j’ai encore tout de suite allumé.

Phénomène étrange

Par Hélène Filteau

Ce printemps, en Nouvelle-Écosse du côté atlantique, les pêcheurs ont subi des pertes importantes à la suite du passage d'Emma. Cette tempête tropicale avec ses vents de plus de cent trente kilomètres à l'heure. Dans une petite ville côtière, on a retrouvé des homards échoués dans une forêt près du rivage.

Ce sont des marcheurs qui ont fait cette découverte en passant par le sentier Maritime, très renommé dans la région pour les magnifiques paysages à couper le souffle, grâce à ses vues imprenables sur la mer.

Ils ont été attirés par un rocher qui leur semblait étrange. C'est alors qu'en approchant, ils ont trouvé une pile de homards et de cages entremêlées.

On soupçonne que de forts courants marins, dus à Emma, auraient soulevé les cages et les auraient déposées là.

Ce phénomène bien que très rare a cependant permis aux autorités d'envisager des dédommagements pertinents aux pêcheurs touchés par cette catastrophe naturelle.

Que nous réservent encore les changements climatiques ?

À la chasse avec maman

Le FBI perquisitionne

Par Françoise Lavigne

Sandrine était formelle. Cette journée, elle était, selon ses propres mots, à la chasse avec maman. La chasse avec maman ? Chasse à l'ours ? Chasse à l'orignal ? Non, loin s'en faut. Sandrine et sa maman étant de ferventes végétaliennes, il ne saurait être question de chasser un animal. Même le miel ne trouve pas place sur leur table. Sandrine a dû expliquer qu'elles étaient parties à la chasse aux aubaines. Ce dernier samedi de septembre est un pur bonheur pour faire le tour des marchés et découvrir ce que les agriculteurs ont à vendre pour moins cher dans l'abondance de l'automne. C'est la saison bénie de mise en conserves et de préparation pour les longs mois d'hiver.

Pourtant, seule Sandrine est revenue de cette chasse aux aubaines. Depuis deux semaines maintenant, Maryse manque à l'appel. Sandrine n'a pas appelé elle-même la police. C'est le conjoint de Maryse qui s'est inquiété. Habitué à ce que sa blonde reste avec sa fille pour mettre le résultat de la chasse aux légumes en conserves, il a attendu une semaine pour prendre des nouvelles. Sandrine n'a jamais répondu à ses appels. Il s'est rendu chez elle, pas de réponse. Pas de voiture dans l'entrée.

Inquiet, il a contacté les corps policiers. Ces derniers, immédiatement, ont réussi à retracer Sandrine, qui était finalement claquemurée chez elle, croulant sous des montagnes de pommes, citrouilles, courges, poireaux qui attendaient qu'on s'occupe d'eux. Dépassée, Sandrine semblait n'avoir aucune connaissance de ce qui était arrivé à Maryse. Elle était allée, avec sa mère, à la chasse avec sa maman. Puis la voici dans sa cuisine, avec le résultat de la chasse, mais sans maman.

Les policiers, reconnaissant un schéma arrivé quelquefois par le passé, ont immédiatement alerté le FBI. En effet, des disparitions mystérieuses se produisent à l'automne aux abords des marchés publics du Québec et du nord des États-Unis. Toujours le même scénario : une femme d'âge mûr, qui achète des fruits murs, et qu'on ne revoit jamais. Le FBI perquisitionne. Leur seul indice, l'arrivée sur le marché d'une nouvelle compagnie de marinades et confitures maison qui font les délices des acheteurs. Le nom de la compagnie ? À la chasse aux saveurs d'automne !

Entre la visite au marché et la mise en conserves, aucun indice de ce qui est arrivé à ces femmes. Enchaînées dans une ferme à faire des marinades ? Parties volontairement pour une vie différente ? Nouveau genre de commune où les femmes se regroupent secrètement ? Le FBI se perd en conjectures…

Empoisonnement au polonium au nord du 53e parallèle

Par Michèle Lesage

Je n'ai jamais rien compris aux lignes parallèles inventées par l'homme pour diviser la planète. Suis-je au 45e ou au 53e parallèle ? Mon amie d'enfance qui a étudié en géo se moquerait bien de moi si je lui disais que je n'ai aucune idée de ce qui se trouve au-delà du 53eparallèle. Quand j'ai lu qu'à ces latitudes, des gens, surtout des Inuits, avaient été empoisonnés au polonium, j'ai au moins saisi qu'on parlait du Nord. Fallait-il soupçonner les Russes de vider les territoires nordiques pour s'emparer des routes maritimes de l'Arctique ? C'est bien connu, les Russes utilisent ce poison à tort et à travers contre les espions de l'Ouest. Allaient-ils faire le ménage des populations pour installer leurs machines de guerre et dissuader toute entreprise de défense ? Mais nos militaires américains et canadiens hébergés dans les campements du pôle Nord, pourquoi n'ont-ils pas été empoisonnés, eux aussi ? Est-ce simplement un chargement de ce poison qui se serait échappé de nos propres aménagements stratégiques ? La dévastation était dans tous les médias. Qui étaient les coupables ?

Disparition en Mauricie

Par Martine Marcotte

Un homme est porté disparu depuis mercredi. Ses proches rapportent qu'il comptait se rendre au lac Tartan en hydravion pour la journée, mais qu'on n'a eu aucune nouvelle de lui depuis son départ. Le plan de vol correspondant a été déposé et les autorités de l'aéroport confirment que le départ a bien eu lieu comme prévu. Il n'a pas été possible d'établir un contact radio avec l'hydravion. De plus, un vol au-dessus du lac Tartan n'a révélé aucune trace du disparu ni de l'hydravion.

Un avion et un hélicoptère de la Sûreté du Québec ont survolé la région. Malheureusement, aucun indice n'a été trouvé de cette façon et ces recherches ont dû être interrompues en raison du mauvais temps.

Suivant son intuition, un ami du disparu a organisé une équipe de recherche sur le terrain.

Une affaire qui tourne mal

Par Denis Roy

Un homme d'une quarantaine d'années a été blessé à l'arme blanche hier soir dans des circonstances encore nébuleuses. Les quelques informations recueillies par notre journaliste auprès des voisins indiquent des détails quelque peu loufoques. Samedi matin dernier le 23 septembre, M. Marcel Villeneuve, producteur de musique propriétaire des Studios Matrix, se réveille avec un énorme dégât d'eau dans sa cuisine causant des dommages importants au voisinage. Il fait appel à une entreprise de plomberie en toute urgence, qui délègue dans l'heure, selon les voisins, un de ses employés.

Le plombier, aussitôt sur les lieux, devant l'urgence de la situation et l'eau qui avait envahi le plancher du condo, s'est affairé à couper l'eau et à colmater la fuite. M. Villeneuve, en panique, n'avait fait qu'introduire l'homme sur les lieux du sinistre sans demander son reste. Le désastre sous contrôle, M. Villeneuve retourne dans la cuisine pour s'apercevoir qu'il connaissait très bien son sauveur : il avait résilié un contrat de disque de ce plombier qui, d'aventure, avait dû se recycler dans un autre métier – au demeurant, beaucoup plus lucratif que musicien. L'ex-musicien plombier, reconnaissant son interlocuteur, aurait fracassé le crâne de son vis-à-vis à l'aide de son *wrench* !

Retrouvée par un cowboy

Par Paule Simard

L'homme marchait d'un pas décidé sur le sentier. Loin de son habituel territoire, il avait décidé d'aller inspecter la nouvelle décharge aménagée en bordure de ses terres. Le soleil plombait, les cigales cigalaient à qui mieux mieux et le vent dispersait le sable en tourbillonnant.

Il s'approchait du lieu maudit, l'odeur l'en avertissait. Les charognards planaient, en repérage d'un morceau de viande et les goélands hurlaient sans lâcher leurs cris dissonants.

Tout en faisant attention pour ne pas souiller ses bottes de cowboy, l'homme se fraya un chemin parmi les ordures. Et là, à se droite, étalée sur un vieux matelas, il découvrit une petite forme humaine. « Battue, étranglée, et jetée aux ordures », telle serait l'histoire que l'on retiendrait. L'enfant gisait là, un sourire aux lèvres, une touffe de cheveux en éventail autour de la tête. Les vêtements étaient souillés, des traces brunâtres, de la boue ou du sang séché. Le corps à moitié recouvert d'un bout de tissus, il dut s'approcher pour mieux comprendre ce qu'il voyait. C'était une poupée…

Le lendemain sur le journal, on lut en gros titre : La poupée de la petite Michèle retrouvée par un cowboy.

La mort du cycliste

Par Sylvie Tardif

Nous étions épuisés. Pour une rare fois depuis que nous étions jeunes parents, nos trois enfants faisaient la sieste de l'après-midi et nous pouvions la faire avec eux. Par la fenêtre de notre chambre, la lumière d'un beau dimanche d'été traversait le rideau diaphane, le chant des oiseaux nous ravissait et nous sentions les arômes du jardin. C'était un moment de grâce.

Nos corps commençaient à peine à se reposer que nous entendîmes un cri puissant provenant de la rue. Ce hurlement était celui de la blessure, de la souffrance, une plainte comme on n'en entend presque jamais, quand il n'y a plus de pudeur, quand le corps réagit à l'instinct. Nous nous sommes redressés instinctivement et c'est de réagir en même temps qui nous permit de confirmer que nous n'avions pas rêvé. Je sortis rapidement de la maison. Un jeune homme était étendu sur la chaussée, son vélo à la roue tordue gisait non loin de là.

J'ordonnai d'appeler les secours. Mon mari s'empressa de relayer les informations sur l'inconscience du cycliste. Rapidement, l'ambulance arriva. Le blessé avait repris un peu de conscience. En fait, ses yeux s'étaient ouverts. Il avait même tenté de se redresser, mais je voyais qu'il n'était pas dans sa tête. Son regard restait embrumé. Il était incapable de dire son nom.

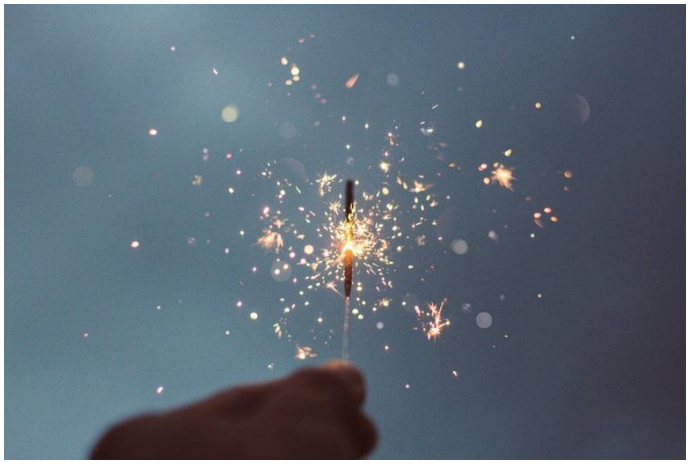
Les ambulanciers partirent avec lui. Nous étions choqués. Impossible de retourner à la sieste. Nous n'en entendîmes plus parler quand une semaine plus tard, un couple se présenta à notre porte. Quelle étrange affaire que d'arriver chez les gens sans s'annoncer ! Depuis l'avènement des cellulaires, personne n'osait plus frapper à la porte sans prévenir.

Il s'agissait des parents du jeune cycliste. Nous avions été les dernières personnes à le voir vivant. Il était mort peu de temps après son arrivée à l'hôpital. Sur le coup, je ne savais pas ce que voulaient ces pauvres endeuillés en larmes. De leur immobilité et de leur silence, je compris qu'ils avaient besoin de parler de leur fils, qu'ils avaient besoin de connaître ses dernières minutes de vie.

J'ai raconté. J'ai raconté pour les réconforter. J'ai raconté qu'il avait essayé de se battre pour rester en vie, qu'il n'avait pas souffert, qu'il était beau, qu'il était beaucoup trop jeune, mais qu'il semblait heureux et paisible. Je n'ai pas raconté l'absence de casque, la chaleur de l'asphalte sur lequel il était resté étendu trop longtemps, le soleil de midi qui brûle la peau, mon désarroi de ne pouvoir aider. J'ai raconté leur enfant. J'ai raconté ce qui était important pour eux. Ils sont repartis avec leur deuil.

Perdre un enfant est sans doute la plus grande souffrance imposée à un humain. Le cycliste était mort et ses parents en seraient éternellement blessés. Et nous, les premiers secours, notre inconfort n'est rien en comparaison, mais nous y pensons encore souvent à ce jeune cycliste mort devant notre fenêtre, tout bêtement, par une belle journée d'été. Nos enfants se portent très bien. Il n'y a eu qu'un cycliste mort et quelques blessés à l'âme et au cœur et cela nous semble déjà beaucoup trop.

Casse-tête



Magie

Par Louise Bertrand

Tout repose sur la matière, depuis des temps immémoriaux, soit bien avant hier, une matière pourtant éphémère qui passe de main en main. Tout n'est que masque de poudre d'orange assorti d'un déguisement convenable, mais à mille lieues de soi. L'artifice, tel un feu de paille, s'étiole et s'envole, lorsqu'il rafale, à l'image de l'épouvantail vêtu d'une chemise à carreaux et d'un couvre-chef de denim. Même constat pour toutes ces confiseries qui disparaîtront demain en un tournemain. Ces menottes qui grelottent, une fois au chaud, puiseront dans leur sac magique et goberont tout en un temps record. C'est la magie annuelle, celle qui s'installe dans les rues une fois le soleil disparu.

La majorité revêt un habit à thème, d'autres s'inventent un extérieur. J'ai toujours voulu être une sorcière et je l'ai été dernièrement, un soir de pleine lune. J'arborais cette longue cape noire avec juste ce qu'il faut de rouge à l'intérieur pour en jeter. Collée au chapeau, une perruque longue couleur poivre et sel faisant symbiose avec mes cheveux assaisonnés. Et puis, au bout de mes doigts, cette baguette étoilée, ce grigri distribuant vœux pieux ou ombrageux.

Je n’ai récolté qu’un maigre butin en retour. Peut-être que j’aime trop ? Après tout, nous ne sommes que le reflet de ceux qui nous ont mis au monde. À cet égard, il faut revenir à la matière. Car, dans mes corps familiers, il y a eu, bien avant ma venue sur terre, la joie qui a rencontré l’espérance. C’est ainsi qu’à la manière de mon père, un soir d’Halloween ou peu avant, il a déposé dans le giron de ma mère ce qui me constitue. Je suis Gémeaux, faut-il le préciser, et vous dire qu’un jour, je réapparaîtrai dans le corps de mes enfants.

Un larcin

Par Hélène Filteau

Elle prend sa voiture ce matin-là pour se rendre à l'hôpital, près de son lieu de travail.

Apparemment un examen de routine, demandé par son médecin.

Elle est un peu nerveuse, craintive que le résultat soit sérieux, plus sérieux qu'elle ne veut l'imaginer.

En chemin, un café, attrapé au libre-service du coin. De quoi calmer ses nerfs qu'elle sent fragiles.

Et puis, ces murs blancs, ces corridors fétides, ennuyants, décorés de mises en garde, et longs… trop longs.

Puis, le technologue, le dépouillement dans une cabine froide, impersonnelle... l'examen. Le bruit lui fend le crâne, l'achève.

Puis, la reconquête de soi par les vêtements remis un à un, elle se retrouve, regarde son visage dans le petit miroir accroché aux murs de la cabine. Un peu défaite, une fatigue intrinsèque se dévoile dans ses yeux. Voilà, c'est fait ! Plus de recul possible, malgré les torsions dans son ventre.

Lentement, elle dirige ses pas vers le parking. Elle passe devant la boutique de l’entrée, se décide à y faire une pause pour se changer les idées.

La bénévole est occupée avec une autre personne, le téléphone sonne… Elle fait le tour, pas à pas, s’attarde sur un magazine, jette un œil sur un bijou, un casse-tête, un tricot pour enfant et, subrepticement, glisse un bracelet au fond de sa poche. Elle va au comptoir, paie le magazine puis sort au grand air. Son angoisse passée, elle respire un grand coup en levant les yeux au ciel.

L’équation impossible

Par Michèle Lesage

Tenir un pinceau, une méthode en soi. Il ne faut pas trop serrer les doigts sur le manche et garder le poignet souple. Tremper les poils dans la peinture, juste un peu, sinon la couleur goutte sur le papier et c’est fichu.

Déposer les doigts sur le piano, même difficulté. Pas trop fort, pas trop doucement. Repérer le do, se positionner assis le dos droit, mais le corps détendu. Exiger de soi la détente, la concentration et la coordination d’un même souffle, misère.

Fouetter le blanc d’œuf, l’inclure dans la pâte que l’on plie avec délicatesse, suivre la recette à la lettre au risque du désastre.

Grimper, adapter la force et la flexibilité des muscles à l’arbre, à la falaise. Monter à bicyclette, tenir sur deux roues, manier le guidon, conserver l’équilibre tout en fixant l’objectif. Détente, concentration et coordination.

Gymnastique : apprendre toutes sortes de contorsions, écouter les consignes avec attention, les appliquer et rater malgré tout la figure demandée.

Rires.

Détente, concentration et coordination, l’équation impossible.

Nager : synchroniser les jambes dans le mouvement de repli et d'extension, les bras qui n'attirent pas l'eau vers soi comme ils le devraient. Couler. Plonger, impensable.

Rires.

Sports d'équipes, l'horreur.

Quelles connexions ne se sont jamais faites ?

Désir d'intégrer le groupe des humains. Rêve, cauchemar.

Blessures du corps et de l'âme,

à répétition.

Un bout de lettre

Par Martine Marcotte

Ça me semble bien être une lettre, pas un pense-bête ou autre bout de papier. C'est, mais, si on se fie à d'autres documents trouvés chez lui, ce n'est pas son écriture à lui. Pourquoi n'aurait-il conservé que ce bout de lettre qui n'a pas de sens en dehors de son contexte ? À croire qu'il l'a fait exprès pour nous compliquer la vie. La date, le nom de l'expéditeur, le sujet, la conclusion, tous ces autres bouts de lettre auraient pu nous mettre sur une piste. Et non, il n'y a rien de griffonné dans les marges ou au verso.

Il va nous falloir reprendre les recherches, essayer de trouver d'autres fragments de cette fameuse lettre à son domicile, à son bureau. Tout fouiller, encore une fois. Où chercher ? Pas de ticket de nettoyeur, de clé de coffret de sûreté... Ce bout de lettre a été déchiré, sans trop de précautions, semble-t-il. Le papier est un peu chiffonné, mais pas jauni, pourrons-nous en identifier la source ? Est-ce qu'aujourd'hui quelqu'un utilise autre chose que du papier acheté pour son imprimante ?

J'en viens à jalouser Sherlock Holmes et ses contemporains. À leur époque, les biens nantis avaient leur propre papier à en-tête filigrané et les autres ne savaient guère écrire, ça restreignait le champ des recherches.

D’accord, vous me direz que les détectives et policiers d’alors n’avaient pas les moyens technologiques d’aujourd’hui... Mais à quoi nous servent-ils puisqu’il n’y a ni empreintes digitales ni taches susceptibles de contenir de l’ADN ?

Sera-ce un autre meurtre non élucidé ? Pour être franche, nous ne sommes même pas sûrs qu’il soit décédé. Et s’il s’était seulement amusé à disparaître...

Première expérience

Par Claire Pelletier

Première expérience à un atelier d'écriture ce matin et, pour lancer ma création, on m'attribue le mot balai après que les participants aient balayé du regard une image aux objets hétéroclites sur le thème du casse-tête. On m'explique que le mot balai fait référence à ce petit balai ou à ces pinceaux que les archéologues utilisent dans leur fouille pour excaver les objets de leurs recherches.

Voilà qu'un magnifique souvenir refait instantanément surface et j'ai envie de raconter cette histoire vraie.

Elle se passe il y a plusieurs années. Nous sommes par un bel après-midi d'automne et c'est la journée nationale de l'archéologie. Enthousiasmée, je propose à mon fils et à mon conjoint d'y participer.

Nous nous rendons dans cette magnifique région où les oies blanches font une pause avant de migrer, sur un site de l'Université Laval : la Grande ferme. La lumière d'automne est radieuse et, au loin, je vois se découper majestueusement le mont Sainte-Anne à l'horizon.

Les fouilles ont commencé, il n'y a pas foule. Les archéologues chargés du site désignent un emplacement à mon beau Laurent, douze ans, dans un carré de terre déjà largement ratissé. On lui explique comment s'atteler à la tâche le plus minutieusement possible. On lui montre la manipulation de l'outil, ce petit balai avec lequel il doit précautionneusement effleurer les strates de terre.

Pendant que mon fils se concentre sur son ouvrage, je m'éloigne du site pour m'abreuver à la beauté irradiante de cette journée d'automne. Au loin le fleuve scintille, les arbres tremblent en rougeoyant, les oiseaux pépient joyeusement. Tout à coup, je perçois un émoi dans l'air, de l'agitation au loin, j'entends des cris. Je me rapproche du site. On s'exclame Eurêka !

L'enfant, mon fils, vient de toucher à quelque chose avec son outil. Les spécialistes l'encerclent, lui donnent des indications précises pour la suite. Il va dégager un artéfact !

On le guide dans les mouvements à exécuter et voilà que se dévoile petit à petit l'objet : un peigne, un vieux peigne du temps de la Nouvelle-France ! L'enfant est louangé, l'enfant est le héros du jour.

On sort les appareils, on prend une photo de l'archéologue en herbe, mon petit Laurent. Si d'aventure vous passez par la Grande ferme et que vous voyez la photo d'un enfant au sourire gêné, peigne à la main, vous saurez que c'est mon fils !

Dans la nuit noire

Par Denis Roy

Ils se tenaient dans la nuit noire. Le ciel, complètement dégagé, répandait une faible lueur à la faveur de la lune qui bientôt traverserait la ligne d'horizon. Le temps glacial n'avait pas empêché Jean et Jeannette, frère et sœur jumeaux, de venir s'installer sur le bout du quai qui s'avançait sur la surface étale du lac. Sur un coup de tête, ils avaient décidé d'aller vérifier les connaissances théoriques acquises dans leur atelier d'astronomie. Copernic, Galilée, ces illustres pionniers, les avaient fascinés par leurs observations qui avaient bouleversé les conceptions de leur époque.

Bien que nous n'étions qu'à la mi-novembre, ils avaient enfilé leurs vêtements hivernaux. Ils avaient bien l'intention de passer une partie de la nuit dehors.

Ils prirent place dans leurs chaises inclinées, les yeux fixés sur la voûte étoilée. Sans un mot échangé, leurs esprits s'évadèrent bientôt dans un espace insoupçonné, happés par l'immensité de la Voie lactée. Jean avait bien apporté son cherche-étoiles, mais, subjugué par la beauté ambiante, il avait omis de le l'activer. Jeannette s'émerveillait de la profondeur obscure du ciel tacheté d'innombrables étoiles et parcouru, ici et là, du mouvement continu de quelques brillants satellites.

Puis, au-dessus de l'horizon, une lumière intense et inhabituelle éclaira le ciel. Non, il ne pouvait s'agir du soleil levant. Et cette lueur s'avérait beaucoup trop puissante pour la lune naissante… Atterré, Jean en échappa un morceau de sa collation… Jeannette, terrifiée, en resta bouche bée... Au-dessus de la ligne des arbres se profila une vasque éblouissante qui franchit l'horizon et se déplaça silencieusement au-dessus du lac dans leur direction.

Galilée et Copernic n'en auraient pas cru leurs yeux !

Loupe et pinceau

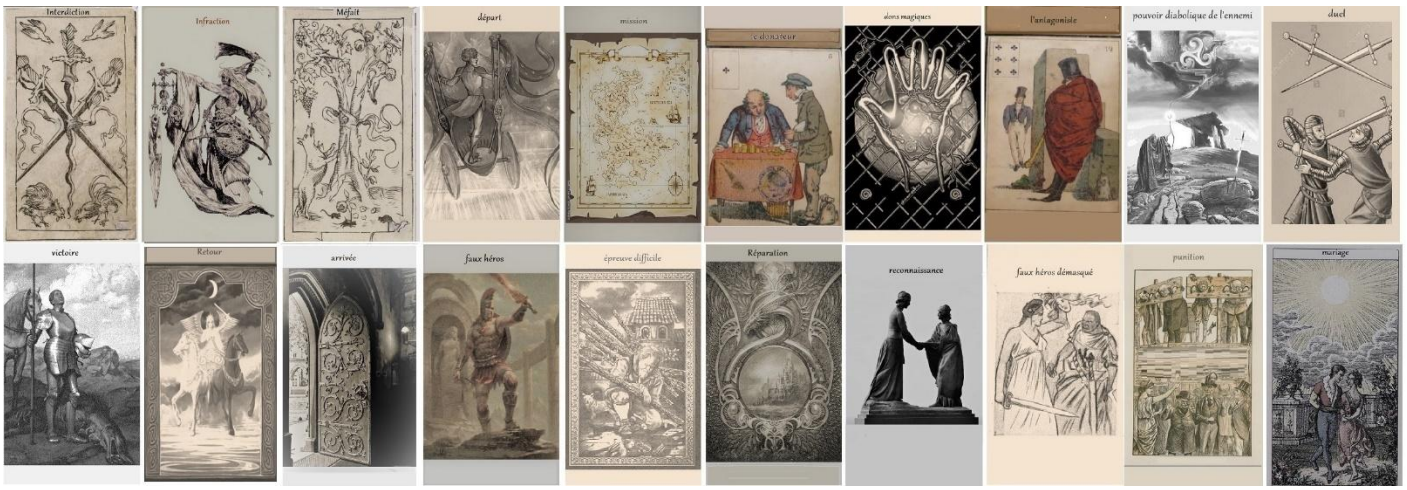
Par Paule Simard

La terreur ! L'effroi ! L'agonie ! Une armée de soldats égyptiens m'entourait. Leurs lances dirigées vers moi. J'étais la victime, la cible qu'ils cherchaient. Bien alignés, je les voyais de côté, comme dans les peintures des pyramides. Et moi, recroquevillée au creux de mes draps, je sentais leurs yeux scrutateurs, malveillants, venir percer mon âme. Qu'est-ce que j'avais encore fait de mal ? Des cris pour les effrayer et mon père qui accourt pour me rassurer. Cette fois, j'avais échappé à la catastrophe. J'étais saine et sauve.

Ce cauchemar m'avait toute de même plongée au cours de ma passion : les pyramides, les sarcophages colorés, des hiéroglyphes plus énigmatiques les uns que les autres. Les coups de pinceau des artistes me fascinaient, la rivière rouge avec le feu sur une rive et la terre fertile de l'autre. Les livres que je feuilletais me faisaient voyager dans le temps et l'espace des pharaons. Même si c'était l'histoire de Moïse que j'avais achetée chez les sœurs de mon école…

Je regardais tout sous la loupe de l'archéologue que j'allais devenir. Je sillonnerais le désert au sein des armées égyptiennes, je serais déesse apportant l'encens pour le sacrifice et j'écrirais l'histoire des héros sur ma tablette d'argile. À la fin de ma vie, je serais déposée dans une chambre funéraire, ornée de mes exploits et accompagnée de nourriture et de mes objets quotidiens.

Quel bonheur quand le voyage onirique nous amène au cœur des rêves éveillés !


Interdiction
Infraction
Méfait
départ
mission
donateur
dons magiques
l'antagoniste
pouvoir diabolique de l'ennemi
duel
victoire
Retour
arrivée
faux héros
épreuve difficile
Réparation
reconnaissance
faux héros démasqué
punition
mariage

Tarot

Le hérisson

Par Hélène Filteau

Je ne me rappelle plus depuis quand les interdictions me font retrousser le poil sur les bras. Réactive, vous dites… Je ne saurais le dire autrement.

Le faux aussi me fait me hérisser ! Un hérisson, voilà mon animal totem. Tous ces piquants ne forment-ils pas une belle armure ? Oui, un vrai hérisson et toujours sur ses gardes. Une combattante pour la vie.

J'aime être en compagnie des gens qui connaissent leur fin proche, car il n'y a de la place que pour la vérité. Les faux semblants n'existent plus, que la vérité crue sous une lumière qui ne laisse rien dans l'ombre. Par ici, la sortie dans la lumière.

Je ne sais pas d'où me vient cette horreur du mensonge, du faux, des apparences… et pourtant, je suis de ce monde et on n'échappe pas si facilement au chant séduisant des apparences… cela peut être un piège maladif, handicapant, douloureux.

Pourtant, qu'y a-t-il de plus merveilleux que la Beauté ? Les beautés de la nature sont innombrables, réjouissantes, apaisantes. Chez l'être humain, j'y vois plutôt un attachement à la fausseté, les apparences ne révèlent jamais qui est la personne qui se tient devant nous.

Et si... on essayait d'aller simplement vers les autres... en ouverture, démasqués et confiants en ce que la vie nous offre de beau.

Je ne sais pas… le travail est intime, ni héroïque ni exaltant… mais peut-être nous apportera-t-il une richesse sans fin que personne ne pourra jamais nous enlever.

Me voilà démasquée !

Coupables

Par Michèle Lesage

Au milieu du terrain vague, ils se sont approchés en rangs serrés, Lucoples contre Excerebro, tous armés de tiges d'acier et de bois. Les premiers avaient l'avantage, puisqu'ils pouvaient communiquer entre eux sans se parler, planifier, se concerter et agir comme un unique combattant. Leurs adversaires, privés de l'implant branché à l'ordinateur quantique, handicap qu'ils s'étaient eux-mêmes infligé en rupture de la société bien-pensante, bénéficiaient pour leur part de leur créativité et du fait que personne ne pouvait prévoir leurs actions.

Les Lucoples reprochaient aux Excerebro d'avoir libéré les enfants de Laetitia, le seul espoir de survie du genre humain. Les petits étaient prêts à partir pour Proxima lorsqu'ils avaient été enlevés. Les Excerebro accusaient les Lucoples d'avoir voulu les envoyer à la mort.

Les Lucoples et les Excerebro se profilaient contre l'horizon, comme les billots d'une palissade. On attendait que le premier belligérant s'avance. Le ciel sombre pesait sur la cendre qui couvrait la croûte terrestre. Le vent soulevait des tourbillons de poussière grise. De leurs yeux hagards et rendus fous par la famine, chacun essayait de distinguer la première silhouette qui surgirait du brouillard. Tant de souffrances endurées et tant de douleurs encore à supporter. Pourtant, ce combat était inévitable et le résultat déciderait entre la mort et l'éternité.

Mais les vrais coupables de cet affrontement innommable n'étaient-ils pas ceux qui avaient enfreint l'interdiction d'enfanter ?

Mission

Par Martine Marcotte

Ça me fait penser aux religieux auxquels on donnait la mission d'aller convertir des âmes perdues. Durant mon enfance, à l'école catholique, il arrivait qu'on nous présente des sœurs missionnaires de retour d'un pays très exotique. Souvent, elles revenaient d'un pays chaud, probablement d'Afrique, mais ce pouvait aussi être d'Haïti. Ce qui me frappait le plus c'était qu'elles portaient un costume semblable à celui des religieuses de mon école, mais le costume était blanc ! Wow ! C'était tellement moins effrayant que les voiles noirs. Je me demandais même pourquoi les religieuses de mon patelin ne portaient pas des costumes blancs l'été.

Les personnages demeuraient quand même mystérieux. Pourquoi étaient-elles revenues ? En fait, on ne nous disait pas grand-chose, ni sur la mission comme telle ni sur la raison du retour. Mais on en profitait pour demander l'aumône. S'agissait-il de vacances, d'un congé de maladie ou de revoir leur famille en récompense du devoir accompli ? Avaient-elles réussi à convertir leur quota de païens ou avaient-elles réussi à aider des personnes dans la misère ?

Ce que je ne saisissais pas toujours très consciemment, c'est que les missionnaires, elles, pouvaient éventuellement revenir tandis que leurs « cibles » restaient prisonnières de leur pays étranger, peut-être étrange, et de leur misère, qu'elles aient été converties ou non. D'ailleurs, les pays de mission n'étaient-ils pas nécessairement des pays pauvres ? Comme si on n'osait pas songer à convertir des non-catholiques vivant dans des pays développés.

L'infraction

Par Claire Pelletier

Bouleversée, Alice scrutait ce visage si longtemps recherché, si longtemps espéré. Elle défrichait les traits qui s'offraient à elle, cette figure âgée marquée de rides, ces yeux d'un bleu profond mais tristes et un peu éteints, cette longue chevelure argentée. Elle palpait ces mains de parchemin et en absorbait la chaleur dans les siennes. Voilà qu'elle se trouvait enfin en sa présence, cette mère inconnue et retrouvée.

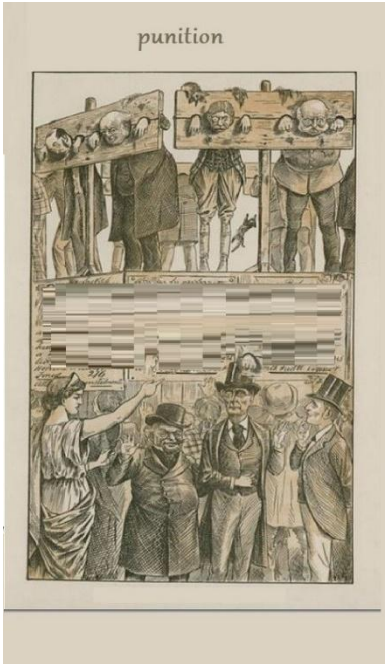
Celle-ci venait de lui révéler le secret de son existence, dont elle avait toujours pressenti que le trouble diffus qui la caractérisait trouvait sa source indépendamment d'elle.

La vieille dame n'avait que quatorze ans lorsqu'éprise d'un jeune éphèbe entreprenant, elle avait enfreint la règle du « avant le mariage, tu ne t'uniras point » ! Il avait hélas suffi de cette seule rencontre pour que la conséquence du geste prenne vie dans ses entrailles.

La pénitence fut sans appel : la mère d'Alice fut mise devant le choix de se marier ou d'être ostracisée de sa communauté. Bousculée et bouleversée, incertaine des sentiments que le jeune homme nourrissait à son endroit, elle décida dans sa honte de prendre la fuite, seule, vers la grande ville où elle pourrait tenter de vivre dans l'anonymat.

Durant huit mois, elle trouva refuge chez une dame qui accepta de l'héberger moyennant qu'elle s'occupe du ménage et du soin de ses enfants. Elle vécut cette période repliée sur elle, envahie par des sentiments d'isolement, de rejet, d'injustice et de profond chagrin. Dans la chaleur obscure de son ventre, l'âme d'Alice s'imprégnait de ces sombres émotions.

L’accouchement, loin d’être un moment d’émerveillement et de célébration, enfonça la jeune mère dans un désarroi encore plus profond et déchirant. Tout juste après avoir plongé son regard dans les yeux encore empreints d’outre-vie de son poupon, on le lui retira brutalement des bras. C’est alors qu’elle s’abîma dans la béance de sa vie.



La récréation

Par Denis Roy

Il n'avait tout de même pas assassiné personne ni fait trébucher quiconque. Seulement, cela lui avait échappé. Comme aurait-il pu faire autrement ? Avec cette première neige, tous les enfants étaient dans un état d'excitation absolue. La classe de l'avant-midi s'étirait indûment pour le garçon hyper actif qu'il était. À une autre époque, on l'aurait assurément étiqueté TDHA. De son pupitre jouxtant la fenêtre carrelée, il reluquait sans arrêt la cour de l'école, en attente de la cloche annonçant la récréation.

Au signal donné, la trentaine de bambins s'était levée d'un bond, sans pouvoir réprimer leurs cris de joie. Jamais une récréation n'avait été aussi bienvenue ! Il fut l'un des premiers à enfiler son manteau, ses bottes et ses mitaines — en oubliant dans l'énervement de porter sa tuque — et de se précipiter dans la cour. Des deux portes de l'école se répandit une mêlée d'enfants, excités comme lui par le tapis blanc qui recouvrait l'asphalte d'ordinaire sale et craquelé.

Il courut dans tous les sens, heureux de se délier les jambes et de fouler cette première manifestation de l'hiver. Il se souvint d'un coup de l'avertissement lancé par la maîtresse « Interdit de lancer des balles de neige, les enfants ! » Mais il n'était pas certain d'avoir bien entendu…

Il avait pourtant confectionné une énorme balle de neige, qu'il s'apprêtait à décocher à son meilleur ennemi, quand la sonnerie de la cloche annonça la fin de la partie de plaisir. Au lieu de se retenir, il s'exécuta, heureux d'atteindre sa cible, le derrière de tête visé. Mal lui en prit : il fut aperçu par le Frère surveillant, qui l'envoya illico au bureau du directeur.

Penaud, sur le banc de bois verni, il attendait sa sentence : une sévère correction avec la « banane », cette courroie de caoutchouc maniée par le directeur qui lui chauffera douloureusement les deux mains.

Choisie

Par Paule Simard

Le mois dernier, j'étais sur *Facebook* et j'ai vu une petite annonce sans grande visibilité. Elle nous invitait à nous inscrire pour gagner un voyage grandiose, mais on ne disait pas de quoi il s'agissait. Faisant fi de toutes les précautions en cette matière, j'ai décidé d'y mettre mon nom.

Hier, j'ai reçu avec surprise un coup de téléphone où l'on m'annonçait que j'avais été choisie. « Mais pour aller où ? » me suis-je écriée. On ne pouvait pas me le dire, mais je devais prendre le prochain avion pour Zurich, toutes dépenses payées, pour rencontrer les responsables du concours. En moins de quelques heures, j'étais dans les airs, en direction de la Suisse. À l'arrivée, un chauffeur m'attendait avec mon nom griffonné sur une pancarte. La voiture était sobre, mais traduisait le bon goût.

Un trajet assez long m'avait promené de l'autoroute à un quartier résidentiel, puis à une route de campagne bordée de champs et d'arbres. On prenait de l'altitude, jusqu'à notre arrivée à une maison haute perchée, sur le flanc d'une montagne.

On me fit pénétrer dans un salon cerné d'immenses fenêtres. On me dit d'attendre quelques minutes. Bientôt, une femme passa une porte située à l'autre bout de la pièce. Malgré son âge assez avancé, elle dégageait une forte énergie et une grande bonté. Elle me fit asseoir et me félicita d'avoir été choisie. Je me suis dit que je n'avais pas fait grand-chose…

C'est n'est que graduellement, qu'elle m'expliqua mon prix : un voyage dans l'espace vers la lune. J'étais sidérée, mon rêve de petite fille se réaliserait. Que de fois j'avais dit vouloir devenir une astronaute, vouloir voler dans un vaisseau « spécial »…

Mais ce qui m’intriguait encore plus, c’est comment j’avais été choisie, comment ma donatrice m’avait découverte et sélectionnée. À ma question, ma bienfaitrice fit un large sourire, un peu facétieux. Elle ouvrit un écran qui montra une petite fille, moi, dans sa chambre en train de lire un article sur les voyages spatiaux dans son encyclopédie. On voyait un rêvomètre, à côté, qui montrait que l’enfant avait dépassé le cent pour cent dans sa volonté d’aller dans l’espace.

La fée des rêves, car c’était bien ce que ma bienfaitrice était, réalisait une fois par année le rêve d’un enfant qui dépassait le maximum sur son échelle de croire à un rêve. Même si c’était des années plus tard, la fée se rappelait certains rêves et les accomplissait.

Que d’étonnement pour la vieille femme que je suis devenue...

Il fait si bon chez moi

Par Sylvie Tardif

J'habite une chaumière au milieu des bois. Une demeure toute simple constituée d'une pièce unique que j'occupe seule. J'ai abattu moi-même les arbres qui ont servi à sa construction. J'ai rempli les fissures des murs à même un mélange d'argile et de foin broyé trouvé à même le sol.

À force de débroussailler les mauvaises herbes, les arbustes, les souches et les racines, j'ai créé une jolie clairière tout autour de ma maison et le soleil qui perce désormais le couvert forestier me permet d'entretenir un potager où je cultive légumes, fleurs et herbes médicinales.

Il fait si bon chez moi. La terre me nourrit et le feu me réchauffe. Je n'ai besoin de personne. Je serais bien en âge de me marier, mais je n'en éprouve aucune envie. Je suis bien seule. Je ne fais de mal à personne. Pourtant, demain, je devrai partir. Je devrai quitter le coin de pays qui m'a vu naître parce que le curé du village m'a traitée de sorcière.

Je n'ai aucun pouvoir magique. Il a sorti cette idiotie de son imaginaire débile. Le diable parmi nous, c'est lui. À force de trouver des péchés aux plus innocentes de ses ouailles, il les a réduites à une vie terne et misérable. Cet homme est méchant, mais c'est moi qui devrai partir. Il viendra pour me punir de crimes que je n'ai pas commis, d'une identité que je n'ai pas cherché à avoir.

Je ne suis pas une sorcière. Je suis une simple femme qui ne veut rien savoir du commerce des hommes. Ils me tueront par peur de puissances surnaturelles qu'ils redoutent. Ils me mettront à mort sans raison véritable. Ils commettront le pire des péchés par erreur sur la personne. Ici, je ne suis plus reconnue pour ce que je suis. On m'a plaqué une fausse identité.

Je dois partir. Le diable est tout près. Je dois partir pour sauver ma peau. Je ne possède plus rien. Je n’ai plus de nom, plus de terre, plus de maison. Je partirai cette nuit comme une voleuse pour sauver le seul bien qui me reste au monde : ma propre vie.